

ar vro

G W I R I O n e z



30

REVUE BRETONNE D'ETUDES
BIMESTRIELLE

AR VRO

GWIRIONEZ

Revue Bretonne d'Études — Bimestrielle

Directeur : Per Denez.

Comité de direction : P. Denez, G. Etienne, R. Pennek.
Secrétaire : R. Pennek.

Services de Vente et Publicité :

Ch. Le Goff, B. P. 48, Brest (Nord-Finistère)

Secrétariat et Trésorerie :

J. Desbordes, B. P. 48, Brest (Nord-Finistère)
C. C. P. 1493-79 Nantes

Abonnement : 20 F l'an — Sur beau papier : 30 F

Etudiants, militaires : 10 F

Envoi sous enveloppe fermée, supplément de 5 F

Envoi hors zone-franc, supplément de 3 F

Envoi par avion : nous consulter

Le numéro : 4 F

Les textes et illustrations publiés par AR VRO sont copyright.

Les articles publiés peuvent ne représenter que l'opinion de leurs auteurs, et non point celle de la Direction ou du Comité de Direction.

AR VRO est une revue libre, qui n'est liée à aucun parti ou organisation particulière.

N° 30

Avril 1965

SOMMAIRE

EDITORIAL	1
ALAIN LE BANNER : Avant-propos pour une Histoire qui ne sera peut-être pas publiée	5
KUZUL AR BREZHONEG	25
ON NOUS ECRIT	45
ROGER CASEMENT	50
BRYTHON : Le Félon	56
JAKEZ DUCAMP : Hervé Delaporte	57
SKOURR BREIZH	67
NOUS AVONS LU POUR VOUS :	
Pierre TREPOS : Le Catholicon de Jehan Lagadeuc ..	69
CHRONIQUE DES NATIONS	71
TOUR D'HORIZON	85

LE C.E.L.I.B. vient, nous le savons, de traverser une crise grave. Doublé sur la gauche par le C.R.A.B., doublé sur la droite par le G.A.P.M.O., le C.E.L.I.B. se voyait menacé d'être remplacé par la très officielle C.O.D.E.R. À l'intérieur, la direction se heurtait à sa propre commission d'expansion, présidée par M. Phipponneau. Enfin et surtout, la Loi-Programme, cheval de bataille du C.E.L.I.B., promise puis encore re-promise, même les plus optimistes devaient bien en faire leur deuil, ce qui pouvait signifier la désagrégation à brève échéance du C.E.L.I.B., privé de son but et de sa raison d'être. C'est avec une adresse de vieux loups de mer que les dirigeants du C.E.L.I.B. ont sauvé leur barque de la tempête. Les président et secrétaire du C.E.L.I.B. sont devenus respectivement président et secrétaire de la C.O.D.E.R. Au cours de sa réunion de Février, le C.E.L.I.B. a résorbé ses difficultés intérieures en confirmant M. Phipponneau dans son mandat, en approuvant la gestion de son secrétaire général et en soulignant qu'il fallait « faire une distinction parfaitement nette entre les activités de caractère politique de tel ou tel des membres du C.E.L.I.B. et les fonctions qu'il exerce au sein de l'organisation ». Mais c'est surtout la manière dont le C.E.L.I.B. a réagi à ce qu'il doit bien consentir à appeler l'échec de son action pour une Loi-Programme qui promet de donner au groupement une nouvelle jeunesse : le C.E.L.I.B. a décidé de faire directement appel à l'Europe. La demande, présentée par M. Pleven à la Commission de la Communauté Economique Européenne, de « mettre en œuvre un programme communautaire en faveur de notre région », a quelque chose de révolutionnaire. Joué par Paris, qui avait promis pour le 1^{er} Janvier 1964, dernier délai, cette Loi-Programme thème d'une si abondante littérature, écrite, parlée et chantée, le C.E.L.I.B. n'a pas voulu s'enfermer dans une stérile et ratiocinante contemplation des états d'âme et des humeurs des autorités françaises, attitude qui n'aurait conduit qu'à sa disparition et à l'aggravation du sous-développement de notre pays. Le C.E.L.I.B. a eu une réaction virile : il s'est adressé, directement, au nom de la Bretagne, à l'Europe. C'est une décision qui peut devenir historique.

Ouverture d'une Agence de Bretagne à Londres, projets semblables pour Francfort ou Cologne, pour Bruxelles, pour Bilbao, etc., autant de décisions qui montrent que le C.E.L.I.B. a décidé de ne plus attendre du gouvernement qu'il donne, ou plus souvent ne donne pas — qu'il a décidé d'assumer pour

la Bretagne, un statut de majorité, Paris, qui vient de signer des ententes culturelles avec Québec sans passer par Ottawa, ne s'offusquera sans doute pas — du moins espérons-le — de voir la Bretagne demander à l'Europe ce que la France refuse.

Le succès de cet appel nécessitera la création d'organismes de planification et de financement spécifiquement bretons, qui mettront, pour une certaine part, l'avenir économique de la Bretagne entre les mains de Bretons. Un tableau très sombre s'éclaire enfin d'une chance : les vœux et la collaboration de tous les Bretons accompagneront le C.E.L.I.B. dans cet effort nouveau qui est vraiment digne de la Bretagne.

* * *

Le récent Congrès de Rennes ne semble pas avoir totalement résolu la crise de confiance qui secoue le M.O.B. Lancé comme un rassemblement de notables, le M.O.B. a depuis considérablement évolué mais ne s'est pas encore décidé à être clairement le parti national dont la Bretagne a besoin. Or si c'est là le plus urgent besoin de la Bretagne sur le plan politique, c'est aussi le seul rôle que le M.O.B. puisse jouer, la seule place qu'il puisse remplir. Il ne faut pas imaginer qu'une scission « extrémiste », suivant la scission « gauchiste », le transformerait un jour en une sorte de C.E.L.I.B. de base : la scission « gauchiste » n'a pas arrêté le glissement du M.O.B. vers la gauche, bien au contraire, et une scission « extrémiste » ne le libérerait pas plus de son engagement national, bien au contraire. Dans l'éventail des forces bretonnes, le réformisme est l'affaire du C.E.L.I.B. : il reste au M.O.B. l'action de réveil national.

Yann Fouéré a déclaré à divers Congrès que le M.O.B., modéré dans ses buts, devait être dur dans son action. Mais le M.O.B., et c'est la cause profonde de la crise, n'a pas véritablement réussi son action — n'a pas véritablement engagé son action. Ses contacts avec les syndicats ouvriers et paysans n'ont pas conduit à la constitution du front national dans lequel il aurait dû jouer le rôle de catalyseur et d'entraîneur, et il n'a pas su faire des manifestations paysannes et ouvrières la grande chance de la Bretagne : il ne s'est pas engagé pour faire évoluer le combat breton au moment décisif.

Or c'est par l'action que se résoudreont les difficultés du M.O.B. — par l'action au contact direct du peuple. Il faut, en premier lieu, par une inlassable propagande orale, par des

réunions, il faut une intrusion quotidienne du M.O.B. dans la vie populaire. Le M.O.B., qui a organisé et structuré la grosse masse des militants bretons, est l'un des espoirs de notre pays : il doit assumer son rôle jusqu'au bout. S'il ne le faisait pas, les conséquences en seraient catastrophiques.

* * *

Le monde a enfin une conscience. C'est réconfortant.

Ce serait encore plus réconfortant si cette conscience ne répondait pas qu'à certains stimuli. La marche des Noirs — de 4 à 25.000 — de Selma à Montgomery a retenu l'attention des grands quotidiens et des postes de télévision : pourquoi la marche de 40.000 Basques à Bilbao n'a-t-elle pas suscité le même intérêt ?

Le sort des Jurassiens est à juste raison l'objet d'une grande sollicitude : pourquoi pas celui des Catalans, ou des Bretons ?

Mais là où l'indifférence est la plus générale, et le calme le plus olympien, c'est en face de l'action de génocide engagée contre les Kurdes, par l'Irak principalement, par la Syrie et la Turquie accessoirement. L'aviation irakienne détruit les récoltes et les villages au napalm, arme ses divisions de gaz mortels, lance ses troupes contre un Kurdistan sans ouverture sur le monde extérieur ; et les grandes puissances, de quelque bord, couleur ou idéologie qu'elles soient, n'entendent rien, ne voient rien. La Yougoslavie — tiers-monde, fédérale, non-engagée — livre des armes à l'Irak. La Russie fait de même. (Encore doit-on à la vérité de signaler que la Russie, il y a quelques mois, a émis une timide protestation, sans conviction et sans lendemain.) Les Occidentaux financent. Même Israël ne semble pas voir l'intérêt qu'il y aurait, pour elle, à aider un autre Yémen. (Au fait, le Yémen : la conscience mondiale y laisse M. Nasser napalmer à loisir.) Et si les gouvernements se taisent, l'opinion publique ne réagit guère plus, et ce ne sont pas les vitres des ambassades de l'Irak génocide qui risquent quelque chose.

Pendant ce temps, les enfants kurdes meurent de faim, les femmes kurdes grattent le sol entre deux arrosages au napalm, les hommes kurdes se battent avec des fusils contre des tanks. L'Occident — nous en sommes — a, n'est-ce pas, d'autres problèmes, par exemple celui de l'imprescriptibilité des crimes de guerre. Ça pourra faire plaisir aux Kurdes de savoir, en mourant, si la nouvelle arrive jusqu'à eux, que la justice, un jour, passera.

C'est beau, la conscience.

Mais, à propos, cette imprescriptibilité, avec effet rétroactif, ça nous intéresse : les noyades de Carrier à Nantes, les pendaisons de Bonnets Rouges, les massacres de Chouans, la rétroactivité s'étend-elle jusque là ?

Qui, bientôt, reconnaîtra encore notre pays ? L'arasement des talus, d'abord un bien, est devenu, poussé à l'extrême, une entreprise, qui semble systématique, de destruction de l'habitat breton — entreprise dont nous paierons les conséquences dans quelques années : est-ce un premier pas vers ce désert d'herbages que certains technocrates français voudraient voir la Bretagne devenir ? L'arrachement des pommiers, maintenant réalisé, a laissé le champ libre au gros rouge civilisateur. Nos richesses architecturales, elles sont mises à l'encan : voulez-vous un calvaire, un vieux puits, une fontaine avec enclos ? On vous offre ça, très légalement, à la brocante, en bord de route. Armoires de campagne, lits-clos, tables de ferme et de manoir, tout ça s'en va, par pleins camions, vers Paris, tandis que les chiffonniers l'Emmaüs débarrassent consciencieusement greniers et sacristies de tous les objets de valeur. Dans nos vieilles églises, on peut, la chance aidant, vous bazarder autels sculptés, rétables, chaires et boiseries avec une générosité touchante : c'est, paraît-il, la liturgie nouvelle qui veut cela ! On cultive les patates dans la cour du château de Gilles de Bretagne. On loge le bétail dans les salles du manoir. Pour les chapelles, on les laisse aux ronces, aux chauves-souris et aux hiboux. Des fermes, des châteaux s'écroulent, tombent, disparaissent : ça se cote, ça se négocie. C'est la mise à sac, avec, à la ferme, le triomphe de la Galerie Barbès et du formica.

La beauté créée par les mains et le ciseau de nos pères tous les jours s'envole, s'en va : elle ne sera jamais retrouvée. Il existe, dans toutes nos régions bretonnes, des organisations spécialisées dans la protection de la nature, des sites, des monuments, des plages, des chemins, dans la restauration des calvaires et des chapelles. Il faut les aider. Les patriotes bretons doivent leur apporter leur jeunesse et leur ardeur au combat.

La sauvegarde de notre patrimoine est l'affaire de tous.

Alain LE BANNER

AVANT-PROPOS POUR UNE HISTOIRE QUI NE SERA PEUT-ÊTRE PAS PUBLIÉE

à O. M.

— I —

Vous m'avez demandé, mon cher ami, de mettre en ordre ce lourd paquet de notes dont la trame est notre Mouvement, celui de *Breiz Atao*. Je ne sais si nous parviendrons un jour — vous à publier cette histoire et moi à en rendre compte. Est-ce donc nécessaire ? Pourquoi déjà des Mémoires, quand notre tâche n'est pas achevée ? N'est-ce pas signe que nous renonçons à faire l'histoire, que de se mettre à l'écrire ? Laissons aux vaincus cette besogne de vieillards, ai-je envie de vous répondre. Tenez-vous à vous ensevelir dans le palimpseste puisque les générations nouvelles ne font qu'écrire avec d'autres mots, et gratter, et corriger, ce qui fut dit et bien dit ? " *Breiz Atao* " se poursuit puisque le peuple nous accorde ces mots ; ce Mouvement ne s'achèvera qu'avec la mort physique de notre pays dont il est l'âme. Les mots l'exigent, si je ne crois pas aux mots. *Breiz atao*, — Bretagne toujours. Ils disent tout, en leurs syllabes sonores, la pérennité de ce peuple, le jeu infini des formes qu'il peut accepter pour s'unir, se gouverner et survivre en s'engendrant à chaque génération nouvelle. Ces mots valent autant par ce qu'ils disent et ce coup de poing que par ce qu'ils laissent en suspens. Ils sont précis, rigoureux. Ils sont devenus symboliques. Sans s'écarter de la réalité dont ils semblaient capter l'essence, ils laissent aux générations futures cette marge de spontanéité, de liberté créatrice, qui fait d'elles des héritières légitimes. Comment écrire l'histoire d'un homme qui ne cesserait pas de mourir ? Tel que je vous connais, vivre vous paraîtra un mot mieux choisi. L'histoire de Phœnix ? *Breiz Atao* et le peuple breton ne cessent de mourir et de naître. Ici plus qu'ailleurs l'histoire est peut-être impossible.

Il nous faut pourtant choisir ce bref espace dans le temps qui va de 1919 au début de la Seconde Guerre mondiale, —

ces dates peuvent être légèrement déplacées — comme nous avons choisi dans le monde ce peuple et cette péninsule pour le lieu privilégié de toute notre vie. Si Breiz Atao se poursuit, son histoire demeure engagée. Elle veut réfuter des préjugés, des calomnies, dire la vérité sur des hommes et un groupe moins fermé sur lui-même qu'il a pu paraître. Cela ne lui suffit pas. Elle veut dégager dans le fatras l'essentiel, qui demeure commun aux générations bretonnes et à tous les peuples.

Comment écrire l'histoire d'un homme qui poursuit son action ? Toute une philosophie, à laquelle je suis bien près d'adhérer, nie ce droit au mémorialiste. Nous ne pouvons juger d'un homme ou d'un peuple tant que leur existence n'est pas terminée. Justement, nous ne jugeons pas. Est-ce dire que nous déviderons un chapelet d'anecdotes ou que nous continuerons de prendre à parti tel homme qui se meurt en ce moment, et nous l'ignorons, telle force qui nous fut opposée, nous est encore opposée ? Singulière histoire que celle d'un historien qui est homme d'action, celle d'une matière qui n'est pas encore achevée. Cette histoire prend une valeur inattendue, comme d'un acte qui s'inscrit aussi dans l'histoire. Une histoire de Breiz Atao *fait* l'histoire de la Bretagne comme le récit d'une révolte ou un beau discours, comme un chant, comme une épopée. Ecrire une histoire de Breiz Atao, ce n'est pas ensevelir B. A. dans la cendre encore chaude de l'histoire mais prolonger, tandis qu'il en est encore temps, l'action révolutionnaire directe, l'histoire de Breiz Atao.

Il est un meilleur moyen qu'écrire une histoire, dira-t-on : accomplir sous une forme nouvelle les actes qui furent accomplis. Nous le souhaitons l'un et l'autre. Mais il est des hommes pour chaque chose et des instants pour chaque geste. Ecrire une histoire de Breiz Atao, dans la Bretagne conformiste d'aujourd'hui, est un acte qui en vaut bien d'autres. Au demeurant, on ne voit guère que ceux-ci apparaissent. Une histoire engagée ? Ces termes paraîtront contradictoires. Nous avons appris ce qu'est une histoire : sereine, détachée de son objet même, un homme ou des hommes, jusqu'à devenir inhumaine ; s'efforçant à la rigueur scientifique, à la loi, cachant mal pour finir une tendance à la prédiction. Ecrivant de ce qui est absolument perdu, selon le mot de Goethe.

Les hommes, la Bretagne réclament autre chose, qui ne sera pas forcément légende, pamphlet ou satire : qui peut leur dire dans le passé immédiat l'avenir immédiat ; qui leur révèle le présent. Les souvenirs des hommes portent davantage sur ce

qui vient de se passer, leur besoin de savoir sur ce qui va survenir. Certes, plus le champ de la conscience sera vaste, étendant de plus en plus ce passé et cet avenir, plus l'homme sera maître du présent comme du jour qui suit celui-ci. Breiz Atao contenait en soi un lointain passé, un avenir qui n'était pas immédiat. Le champ d'action s'étendait des premières migrations celtiques, bien avant les migrations d'outre-Manche et, avant même la présence connue des Celtes, nous avons recherché ce qui demeurerait du substrat ethnique qui se dégage dans la protohistoire. L'avenir ? Il y avait demain et l'avenir dont il est difficile de dire quelque chose, aussi difficile qu'en ce qui concerne demain. Nul ne niait qu'il assistait à des événements historiques, que Breiz Atao était l'histoire vivante sous ses yeux. Il me semble que c'est là une chance donnée à l'historien quand la critique de l'histoire la récuse. Nous nous demandons comment apparaissent une tradition, une légende, comment se déroule un attentat, se noue un complot, quelle importance possède un homme dans son temps, et nous récuserions ces naissances auxquelles nous assistons, mieux, qui sortent de nous, *notre* histoire ?

Je sais toutes les réserves qui doivent être faites quant au témoignage de nos sens ou celui des contemporains. Pour avoir accompli nos actes, avons-nous cessé d'en être témoins ? L'acteur se regarde jouer. Inversement, il n'est si bon témoin qui ne veuille participer à l'action. Il mime les gestes qu'il rapporte, il enfle la voix de la colère de l'autre, le voici acteur et suspect. Encore faut-il l'écouter. Que font d'autre, après tout, les historiens de l'événement le plus ancien quand ils interrogent dans les archives des témoins sans avoir l'avantage de leur poser des questions ou de les confondre ? Pourquoi les témoins morts et les acteurs ensevelis mériteraient-ils plus d'audience ? La mort ne transforme pas en vérité leurs erreurs, en sérénité leur colère. Leur colère est là, si nous n'entendons plus ses éclats. Mieux dissimulée, dans l'apparence de la mort. Leur mensonge, pour être définitif, doit-il être cru davantage ? S'il est vrai qu'il devient vérité dès lors qu'on ne peut confondre son auteur, sur quelle faiblesse repose l'histoire ? Quant à nous, il sera facile de vérifier, de confronter, — je doute qu'on puisse nous confondre. Demandez-nous telle précision ou tel complément, de combler une lacune. Il ne s'agit pas seulement de donner ici une matière à l'historien futur, encore que celui-ci devra tenir compte, par obligation, de ce livre, s'il vient un temps où le remplacer. Il y aura place dans

le futur pour d'autres histoires de B. A. Elles répondront aux préoccupations des hommes de ces époques. Qui sait pourtant si nous n'avons pas cette chance de pouvoir écrire une histoire définitive de Breiz Atao ?

Les conditions présentes, dans lesquelles vous écrivez cette histoire, nous rendront toujours plus proche un passé immédiat que le passé plus lointain. Malgré la coupure opérée par la Seconde Guerre mondiale dans notre temps historique et l'évolution accélérée du monde, nous touchons de plus près et nous pouvons mieux comprendre les hommes, l'action de Breiz Atao, que pourront le faire nos lointains petits-fils. Nous sommes meilleurs juges et chroniqueurs que les historiens qui nous succéderont. Goethe, dans les " Affinités Electives ", ne se trompe pas : « Il y a peu d'hommes qui sachent s'occuper du passé le plus proche. Ou bien le présent nous enchaîne ou bien nous nous perdons dans le passé lointain, et nous cherchons à rappeler et à reproduire, autant qu'il se peut faire, ce qui est absolument perdu. Même dans les grandes et riches familles qui doivent beaucoup à leurs ancêtres, c'est la coutume de penser à l'aïeul plus qu'au père ».

Les historiens ne se plaisent tant aux époques les plus reculées que pour ne pas prendre parti dans celle-ci. Ils évoquent l'objectivité qui ne deviendrait possible que par un lointain recul. Mais quand a-t-on vu des historiens vraiment objectifs ? Ils se croient de bonne foi, ils affirment leur désintéressement. S'ils disent vrai, leur objectivité est celle des choses mortes et non ce balancement, cette hésitation, cette réflexion sur les choses qui nourrissent la pensée et constituent la justice. Leur histoire est figée hors du réel et par conséquent mensongère. Elle cesse d'être objective dans le moment où ils pensaient atteindre la vérité absolue. La solution requise de l'objectivité détruit l'objectivité. En nous écartant de ces conditions, nous nous rapprocherons davantage de la vérité.

L'histoire qui suit les événements qu'elle rapporte fait mieux comprendre l'histoire. Elle retrouve, avec les passions, les motifs des acteurs et n'oublie pas les circonstances tout en acquérant une sérénité, celle de l'âge mûr, qui décante les souvenirs et donne à l'essentiel sa place. Elle est équilibre entre le détail et le tout, entre l'anecdote et le symbole, entre la forme purement historique et l'essentiel d'un homme ou d'un peuple. Elle élimine le superflu où s'empêtrait le présent pour le détail significatif, tandis que les grandes forces se dégagent

du contingent et de l'éphémère. Elle est la confession d'un homme prise de son vivant, qui garde la chaleur de son discours. Elle continue à créer cet homme. Nos souvenirs nous engagent. Nous pouvons assister à ses contradictions, ses repentirs, nous ne cesserons pas d'interroger ses silences, de le bousculer dans ses réticences. Qui osera prétendre qu'il est meilleur moyen de le connaître que d'abord le laisser parler ?

Si les professeurs ont toujours vanté le « recul » de l'histoire, ne serait-ce pas pour dissimuler leur impuissance à vivre ? Cette fausse objectivité qu'apporterait l'éloignement des faits ou la mort des témoins rendrait seule possible la véracité de l'histoire ou de l'historien. Je ne vois pas que nous lui devions davantage pour être objectif que le cri que nous avons entendu, le phénomène auquel nous avons assisté ou ce discours que nous avons prononcé. Pour l'historien classique, les faits prennent plus d'importance que les situations vécues même si aujourd'hui, par une mode venue du journalisme, il importe de présenter le fait le plus reculé comme une situation vécue dans le moment même. Or toute l'histoire classique ne peut reconstituer une situation. Le lointain passé échappe à la reconstitution d'une situation existentielle même lorsque avec les progrès de l'histoire nous prétendons enrober les faits dans leurs conditions générales. Cette objectivité peut devenir leur condamnation. « Le caractère réel de l'histoire est de prendre part à l'histoire même, » écrit Paul Valéry.

— II —

L'histoire vécue par les contemporains est fort différente des chroniques ultérieures ou des spéculations futures sur cette époque. La plupart de nos contemporains se nourrissent d'images et de faits divers, d'une multitude innombrable de crimes, de comics, de films, d'annonces publicitaires, d'informations superficielles et dirigées, qui échappent à l'histoire ainsi que la vie végétative. Presque tous vivent d'une vie dont il ne restera rien sinon ces faits claironnés et ces auteurs heureux dont se nourrissent historiens et critiques. Qui lit aujourd'hui Loasel de Tréogate dont la sensibilité et le style annonçaient Chateaubriand ? Et, dans le monde anglo-saxon, Monk Lewis et Colley Cibber qui apparaissaient en leur temps comme le Poète et le Romancier ? La sensibilité d'un peuple s'est créée dans le sac des colporteurs et dans sa bouillie d'avoine, et l'histoire se tait. Aujourd'hui *Paris-Match* a plus

de lecteurs, plus d'influence que Sartre ou Camus, *L'Express* ou *Rivarol* ont plus de prise sur l'élite même que François Mauriac. Dans cet hiver à peine achevé, Teilhard de Chardin eut combien de lecteurs ? Ce qui est important échappe aux contemporains qui découvrent après coup les crimes de Staline. A l'inverse, qui occupe la première place apparaîtra comme un histrion. Hitler n'est peut-être qu'un *accident* dans l'histoire du peuple allemand pour ne pas dire de l'Allemagne. Pour leurs contemporains, Proudhon avait plus d'importance que Karl Marx. Le socialisme romantique séduisait beaucoup plus les esprits et les cœurs. Les grands hommes d'alors se nommaient Fourier, Saint-Simon, Cabet, Owen, Blanqui, ou Lamartine, Guizot, Thiers, dont le rôle paraît nul quand ils occupaient les esprits et les cœurs. Aujourd'hui seulement nous savons que le fait essentiel, en ce milieu du 19^e siècle, était la parution du " Manifeste du Parti Communiste " qui devait passer à peu près inaperçue.

La mise en croix d'un misérable Juif de Galilée ne pouvait que faire hausser les épaules (j'ignore si ce geste possédait la même signification) aux patriciens de Rome s'ils en eussent été avertis. Ils se croyaient maîtres des événements, et de cet événement singulier. Il peut paraître de mauvais goût de rapprocher la mort d'un Dieu de cet événement mineur que nous rapportons, pour confondre nos contemporains d'hier et par conséquent tous les hommes. Breiz Atao avait peu d'importance quand il était l'histoire d'un peuple.

Il existe à Minsk, en Biélorussie, une petite maison de bois peinte en vert qui n'a pas été démolie. C'est là que s'est déroulé dans la clandestinité le premier congrès du Parti bolchévique. Les participants étaient peu nombreux, une dizaine. Lénine ne put y venir mais ses thèses occupèrent tous les débats. Quelle importance avait pour les passants cette maison pareille aux autres ? Ils ne la regardaient plus. Ils auraient haussé les épaules si on leur eût dit qu'à cette heure une poignée de révolutionnaires traqués par la police tzariste décidait de leur sort. L'événement passe inaperçu comme nous ignorons la zone au-dessus de l'océan où se forme en ce moment la tempête qui soufflera tout à l'heure. Je n'ai jamais pu passer près de cette maison de bois sans me dire qu'à cette heure même se produit quelque part dans le monde, près de moi peut-être, dans mon pays, dans une maison semblable, un événement qui décidera de l'histoire et me demeurera inconnu, bien qu'il se déroule dans cette minute

du Temps où j'ai respiré. Ainsi Breiz Atao put d'abord paraître aux Bretons, aux Français, très occupés par Messieurs Alexandre Millerand, Raymond Poincaré, Georges Clemenceau, ou par l'affaire Stavinsky, comme un canular puis comme une folie, un peu plus tard pour une utopie.

Cependant, pour l'histoire au sens classique du terme, pour l'histoire de la Bretagne, B. A. seul était important. Ayant rejeté le sens classique de l'histoire, celui de la chronique, nous devons nous demander quelle fut l'importance de Breiz Atao dans l'histoire *réelle* de la Bretagne. Le bruit des faits nous masque leur rôle, souvent les plus efficaces passent inaperçus. Un fait trouve sa seule importance dans ses conséquences et par ce qu'il révèle : l'O.A.S., par exemple, vaut beaucoup plus par le problème révélé que par le bruit de ses explosions ou la situation qu'elle engendrait. Ses conséquences furent à peu près nulles mais on débatta avec plus d'intérêt les options et les choix qu'elle impliquait, bref le problème proposé. J'ai tort de rapprocher ces exemples. Que ne va-t-on imaginer de liens ou de volontés semblables ?

Breiz Atao fut l'histoire tout entière de la Bretagne dans le temps de son histoire. Mais l'histoire se confond-elle avec la vie ? Toute une part de l'individu ou des peuples, — qui sait ? la plus importante, — échappe aux événements, aux faits, au récit. Seul l'avenir peut situer la place réelle de Breiz Atao dans l'histoire existentielle du Peuple breton.

★

Or, vous aviez peu de choses derrière vous. L'histoire de la Bretagne vous nourrissait mal de souvenirs. Depuis 1532, il semblait que la Bretagne n'avait pas d'histoire, ou si peu. Les événements qui s'y déroulaient, même lorsqu'ils demeureraient typiquement bretons, entraient dans l'histoire de France. Du moins l'affirmaient cyniquement, ou bêtement, — et c'est souvent la même chose, — les historiens de notre « province ». Il vous fallait exhumer quelques textes et quelques faits, la révolte des Bonnets Rouges, la conspiration de Pontcallec ou la protestation de Bothorel, qui avaient eu à peu près autant d'écho en leur temps que vous-mêmes. L'histoire de votre Bretagne, qui devint la nôtre, était une *invention* de la Bretagne passée, comme on le dit d'un trésor. Elle cherchait un fonds, et l'avait trouvé : il était en vous.

La vie de la Bretagne était devenue végétative. Elle ne

pouvait pas avoir d'histoire puisque son peuple était aliéné et qu'elle se niait elle-même dans son être. Ce sont les peuples malheureux, ainsi que les pauvres, qui n'ont pas d'histoire. Ils se contentent de vivre ou plutôt il leur faut survivre. L'histoire est un luxe. Les peuples soumis sont frustrés de leur histoire. Cette aliénation est la pire de toutes puisqu'elle demeure invisible. Pire, elle engendrait cet esprit anti-Breton du Breton, pareil à l'antisémitisme du Juif qui n'a de cesse de haïr son frère et son double. Souffrant d'être Breton comme d'une singularité qui en soi est déjà faiblesse, et d'une infériorité, il n'avait de cesse de se nier en tant qu'individu breton en rejetant son costume, sa langue, ses coutumes, bientôt son pays. Il lui fallait pour en être certain rejeter toute bretonnité plus générale à laquelle on eut fini par le rattacher. La Bretagne, disait-il, était morte. Ses pires ennemis devenaient ceux qui prétendaient affirmer l'existence de ce peuple et de ses caractères existentiels ainsi qu'un Juif peut approuver les mesures prises contre ses frères parce que ceux-ci le font souffrir en maintenant le problème qu'il voudrait nier et lui apportent à chaque instant le démenti et la haine.

Le héros de *Focus*, d'Arthur Miller, ne passe qu'après bien des humiliations et des tentatives de son antisémitisme chrétien et racial à une protestation morale, intellectuelle et tragique. De même que le croyant affirme en Dieu ce qu'il nie en lui-même, selon Feuerbach, le Breton se jetait âme et corps perdus dans le patriotisme français. La France devenait l'incarnation de ce qu'il était et l'hypostase de la Bretagne. Une immense Bretagne, étendue sur plusieurs continents, bien supérieure à cette Bretagne réelle et si misérable qu'il vivait dans ses gestes quotidiens. L'amour généreux qu'il portait en lui, sa soif de dévouement, son abnégation, sa fidélité, qui sont de l'homme religieux, créaient l'Être où se perdre. Breiz Atao ne pouvait être qu'une entreprise de démystification par une prise de conscience du réel qui s'opposerait désormais à l'Image sacrée devant laquelle se prosternait le Breton.

Une image aussi mythique risquait de remplacer celle de la France : la Bretagne. Elle existait déjà dans les brumes romantiques où s'égarèrent les régionalistes. Cette Bretagne imaginée devait être rejetée pour la réalité vivante et cette Bretagne en marche dont nul ne connaîtrait le visage. Dans la situation où vous étiez, l'histoire de la Bretagne ne vous apportait que des exemples à ne pas suivre ou le silence. Vous n'en étiez

que plus attaché à cette histoire à demi muette, y cherchant avec passion les échos de votre voix. Dans une situation donnée, dit justement Valéry, les hommes cherchent des souvenirs et les souvenirs des souvenirs pour inspirer leur action beaucoup plus que les perceptions et données réelles de leur propre situation. Plutôt ils jugent ces perceptions et données à la lumière de leurs souvenirs. Votre analyse du présent échappait à ce reproche. Votre jeunesse n'avait pas de pères. Vous étiez la première génération, ne nous étonnons pas si elle apparaît aujourd'hui comme celle de nos ancêtres.

Le vrai réel nous échappe ainsi que ce que nous sommes. L'imagination se nourrit du passé ou plutôt n'est que la projection du passé dans le futur pour répondre au présent. L'imagination créatrice est chose plus rare, et c'est ici que fut votre force. L'histoire avait cessé de vous écraser. Quel élan ces faiblesses de l'histoire, quelle richesse ces lacunes ne vous ont-elle pas apportés ? Vous avez tiré avantage de vos pères déshérités, de cette absence de Breiz dans son histoire. Vous avez dérouté, qui est le gage de toute action novatrice. Breiz Atao se posait comme un problème, irritant et nouveau, auquel vos adversaires répondaient d'une façon ancienne, selon l'habitude. Ils ne vous répondaient pas puisque vous posiez la réponse avec la question. La question était sa propre réponse. Vous inventiez avec notre histoire le présent qui était le vôtre. Par là, vous avez créé l'avenir.

Vous inventiez le présent et c'était le reproche qui vous était, d'une façon souterraine, adressé. On niait que la Bretagne fût ce que vous disiez car personne ne voulait voir le présent qui démentait les idées reçues. Il vous suffisait d'agir en Bretons *penn-kil-ha-troad*, avec ce courage et les souffrances que vos adversaires ne soupçonnaient pas, pour constituer, vous seuls, ce présent qui possédait seul un avenir et méritait seul le nom de présent. Ce n'était pas un hasard si Breiz Atao demeurait le fait d'hommes jeunes qui ne possédaient même pas ce passé étouffant et cruel de la Guerre où enlisaient tant d'honnêtes gens. Vous étiez plus que le passé ou la morne apparence du présent mais ce berceau où naît l'avenir. L'histoire de Breiz Atao est l'histoire de la Bretagne réelle de ces années. La seule Bretagne.

On se récriera. Depuis Maurras, la notion politique de réel affirme le pays tout entier dans sa réalité quotidienne, comme le substratum légitime des institutions et de la politique. La Bretagne « réelle » était ce peuple sans histoire, misérable et

abandonné, quand nous osons affirmer que cette Bretagne ne compte pas et n'était pas la Bretagne. La seule qui existât jamais est celle qui prend conscience de soi, de son aliénation et de sa léthargie qui disparaissent aussitôt. Elle seule demeure l'objet en même temps que le sujet de l'histoire. Comment écrire en effet une histoire de ce qui ne vit pas ou ne vit que d'une façon végétative et ne reçoit ses impulsions que de l'extérieur ?

Les lieux historiques sont neutres. Une maison ordinaire qu'une plaque trop haut placée désigne au passant ; une prairie que borde un étang. Une lande, la rive la moins escarpée d'un lac. Le Jourdain coule ses eaux limoneuses entre des rives d'argile. Ce fleuve supposé se déverse dans une mer sans marée que ne parcourt aucune voile. Pas un village de pêcheurs ne peuple ses côtes. Le siège de Breiz Atao à Rennes, cet escalier raide, poussiéreux, sans lumière et qui sent le pipi de chat, comme vous disiez plaisamment, me rappelle cette maison verte de Minsk où se forge l'histoire à l'insu de tous. Ce que vous pensiez devenait aussitôt histoire. Les événements se déroulaient d'abord dans l'esprit avant de se manifester dans le quotidien et devenir le réel. Disciples de Fichte, de Hegel, parfois sans le savoir, vous avez prouvé que l'histoire n'est que la réalité extérieure de l'Esprit dont l'hypostase est simultanée. Ce que vous pensiez devenait aussitôt histoire qui serait la nôtre.

★

Il n'y a pas d'Histoire de Bretagne sinon celle du sentiment national qui remplace ici la nation. A défaut d'une Bretagne régie par ses institutions et maîtresse d'elle-même, cette poignée d'hommes est la Bretagne. Ses seules institutions : son journal, le Parti. On opposera naturellement la notion maurrassienne de Bretagne réelle, celle d'un ensemble socio-économique sans institution. Celle-ci ne peut être qu'objet d'études a-historiques. Ses évolutions internes ne seront jamais que des réactions au monde extérieur, au mieux des assimilations originales d'influences, de facteurs étrangers. Or l'histoire réelle est celle de tout être individuel ou collectif pour soi et dans le monde, dans son originalité spécifique et son propre destin.

La lecture des livres d'histoire, trop souvent, ressemble à celle des journaux : un fatras de faits vrais mais inessentiels.

Les crimes et les faits divers attirent le lecteur d'autant plus qu'il est bas. En très petits caractères les prémisses des événements primordiaux, lorsqu'ils figurent dans les colonnes du journal. Les informations concernant le Parti autonomiste breton tenaient peu de place et ne valaient que pour l'anecdote.

Telle était la situation morale et physique de la Bretagne quand apparut Breiz Atao, celle d'une colonie française, d'un peuple aliéné, d'une nation toujours possible. Il suffirait de dire que Breiz Atao fut la protestation vigoureuse et la dénonciation de l'aliénation du peuple breton par les meilleurs de ses fils, mais une telle prise de conscience n'est pas toujours immédiate pas plus qu'elle ne s'impose par la force de sa vérité ou la flamme de ses promoteurs. Il est intéressant d'assister à cette prise de conscience, fort brève s'il s'agit de la vie d'un peuple, assez longue pour être vécue par une génération. L'histoire de Breiz Atao est ce cheminement de l'homme breton vers sa vérité.

— III —

J'ai cité Paul Valéry tout à l'heure, ce Goethe français. Je viens de relire après bien des années " Regards sur le Monde actuel ". Permettez-moi quelques souvenirs qui m'écartent moins du sujet qu'on pourrait le croire.

J'avais seize ans. Nous étions en classe de littérature, d'histoire de la littérature plutôt, quand nous eûmes la visite d'un Inspecteur Général. C'est un monsieur très important, Jean Guéhenno, par exemple. J'ai oublié le nom de celui-là, si je l'ai jamais su. Je prêtais l'oreille à la conversation entre notre professeur que j'estimais fort et ce personnage inconnu. Ils en vinrent à parler de Paul Valéry. Je me mêlais de ce qui ne me regardait pas. « Peuh ! m'écriais-je, Valéry, c'est un ramassis de magnifiques lieux communs ! » Et j'en citais quelques-uns, qui demeurent toujours actuels : « La politique fut d'abord l'art d'empêcher les gens de ce qui les regarde.

« A une époque suivante, on y adjoignit l'art de contraindre les gens à décider sur ce qu'ils n'entendent pas.

« Ce deuxième principe se combine avec le premier. »

Je concluais que tout cela est superficiel. Il se trouva que l'Inspecteur, pour d'obscures raisons où je décelais une jalousie personnelle, n'aimait pas Paul Valéry. Il exprima

surprise et joie d'entendre un potache aussi averti. Il était d'accord avec mon jugement. Je n'étais qu'un jeune sot parlant avec un vieil imbécile. Valéry n'avait pas écrit ces lieux communs, qui allaient le devenir parce qu'ils étaient assez justes. Il n'était pas responsable de leur audience. Ses phrases devenaient célèbres, il n'y pouvait rien. Mais déjà il glissait vers la prose de circonstance, l'œuvre de commande, la banalité, le goût du jour, le conformisme, ce qu'on attend du grand auteur officiel. Tout cela s'accumule dans les dernières pages de son livre. Pour le moment il se rencontrait avec l'opinion commune ou du moins une assez grande partie de cette opinion. Plus tard je l'entendrais parler de Voltaire. C'était le modèle du devoir qu'on lit à des bacheliers en puissance. Valéry serait toujours le premier au Concours général. Il y avait donc quelque chose de juste dans mes réticences et que j'avais pressenti. Je ne m'exprimais, comme il arrive aux jeunes gens, qu'à côté. Valéry demeurait au-dessus des choses, il n'était pas au-dedans. Il parlait avec une sérénité fort en retrait de la sérénité de celui qui sait le fond des problèmes. Je ne trouvais pas en lui ces appels puissants nés des Ténèbres ou du Ciel qui s'expriment chez un Dostoïevsky ou un Nietzsche et qui engagent le lecteur avec l'écrivain. Nos yeux brûlent s'ils se posent sur leurs pages ardentes. Notre esprit ne cessera pas de se consumer et renaître. Je pourrais faire le même reproche à Toynbee, à Raymond Aron, aujourd'hui. On dirait qu'ils ne vivent pas l'expérience dont ils prétendent rapporter les fruits. Cela leur retire audience, qui l'accorde à l'historien de Breiz Atao. Ils demeurent dans un monde conventionnel dont ils dénoncent les conventions par des conventions nouvelles. Ils aperçoivent le superbe et le superflu ; leur modestie demeure évidente, ou plutôt leur insuffisance. C'étaient de magnifiques conversations de tertullias, de tous les cafés littéraires du monde occidental, des salles de rédaction, des couloirs des Parlements. Je n'y sentais pas battre la vie des peuples, les instincts profonds, les bouleversements de demain. Les soldats perdus, les peuples oubliés en demeurent absents. Des vérités simples, immédiates nous cachent les grandes vérités pareilles aux erreurs.

Si je me suis étendu si longtemps sur un souvenir, c'est parce que je cherche en vain chez cet esprit officiel une image exacte de ce temps vécu. Nul n'a parlé de Breiz Atao, de l'aspiration à la liberté des peuples dits minoritaires, de l'appel profond du sang et des colères des jeunes hommes de mon

temps, de cette remise en question des vérités officielles, parmi ces grands publicistes. Plus encore parce que le dialogue était impossible entre ces vieillards sûrs d'eux-mêmes et de leur civilisation même lorsqu'ils la proclamaient mortelle par un dilettantisme qui rappelait celui des nobles esprits du 18^e siècle, et les jeunes gens de cette époque. Paul Valéry était l'un des meilleurs et ce meilleur ne soupçonnait rien ; il ne nous convenait pas tout à fait. Il reflétait la civilisation française dont nous devinions à travers lui les lacunes, qu'elle demeure superficielle pour vouloir ignorer l'homme vivant qui ne cesse de la mettre en cause, et sous son scepticisme apparent l'impérialisme le plus forcené, l'autorité absolue de sa seule raison. Séduit par quelques idées justes, tout un pan du réel était effacé. Faut-il ajouter que cette force nouvelle qui se levait en Bretagne n'était même pas soupçonnée ?

En quelles circonstances atroces je devais retrouver M..., mon vieux professeur, qui jugeait sans rancune Valéry ! Est-ce une autre histoire qui commence ou un fragment de l'Histoire ? D'un balcon proche de la sous-préfecture, dans cette ville de l'Est où j'ai des attaches, j'assistais à l'entrée du général Leclerc, au mois d'août de 1944. Sur le grand espace des pavés, entre la haie des spectateurs d'un spectacle qui n'aurait pas lieu, l'armée française étant occupée ailleurs, un chien passait en collier comme un bourgeois en chemise quand un remue-ménage de l'autre côté de la foule, sur l'esplanade sans herbe qu'on appelle Jard-en-Champagne, suscita en moi une inquiétude qui se trouva vite justifiée. Appuyé par une cohorte de mégères et d'enfants, un notaire repris de justice conduisait à la prison, d'où il était sorti le matin, un vieillard qui se tenait roide dans sa veste de velours côtelé et ses leggings d'ancien cuirassier. Je retrouvais dans le costume qui honorait nos leçons mon vieux professeur dont le grand tort avait été d'organiser des soupes populaires pendant la débâcle et la fuite des autorités...

Un homme de cinquante ans, aujourd'hui, à quelles faillites n'a-t-il pas assisté ? Celle de la science qui aboutit aux ultimes menaces et celle de l'ignorance barbare dont les puérides menaces sont d'une autre horreur, celle de l'humanisme athée et celle du christianisme, celle des démocraties parlementaires et celle du Parti unique, celle du communisme et celle de la puissance prépondérante de l'argent, celle du nationalisme et celle de l'internationalisme, celle des cosmopolites et celle des villageois, celle du régionalisme et celle de la centralisation.

Ce que nous préconisons n'ayant pas été essayé, échappons-nous à ces modernes malédictions ? Nous parlons de la faillite des nationalismes, à bon droit. Celui des petits peuples mérite-t-il les mêmes reproches ?

Ne vont-ils pas répéter, s'ils le peuvent, les mêmes crimes ? Les Bernois, dès qu'ils se furent affranchis des ducs de Savoie, s'empressèrent d'opprimer les Vaudois. Tout réside-t-il aujourd'hui dans l'échelle plus vaste des phénomènes, dans l'illimité des conséquences, dans la démesure des faits éternels ? Cette dimension nouvelle et cette démesure qu'apercevait Paul Valéry donnent une autre valeur à des faits très anciens. La querelle qui oppose deux bandes de jeunes gens dans un faubourg sans arbre peut se terminer par des morts. Elle demeure analogue à celle des gars de fermes dans les guérets pour une beauté de village. Il sera difficile de la présenter comme *analogue* à celle de deux nations modernes ou de deux empires. La quantité des moyens mis en œuvre engendre un changement qualitatif des procédés. La mort d'un individu perd son importance lors des hécatombes guerrières. Un petit peuple comme le nôtre garde un sens des valeurs qui ne peut manquer d'apparaître archaïque aux hommes des multitudes. Celui-ci ignore à jamais les liens du sang, ceux de l'ethnie, la liberté véritable et l'égalité profonde des hommes dans leur condition. *L'homme moderne ne nous comprend pas*. Les reproches qu'ils nous adresse expriment ce qu'il a perdu et dont il sent confusément le bonheur. Il ignore ce que nous savons au plus profond de nous, que nous sommes son contemporain. Il est notre tentation, notre ennemi le plus profond. Notre ami, notre ennemi. Nous sommes semblables à lui s'il a cessé d'être notre semblable. Nous éprouvons sa nostalgie, son appel inquiet dans sa certitude pour un monde uni et fraternel. Mais nous découvrons la fragilité de cet homme immense et sans racines qui vit dans les faubourgs de Chicago et de Londres. Victime de sa démesure qui se reflète dans celle de l'imaginaire et les pouvoirs accrus de l'espèce humaine. Les uns et les autres, nous tremblons moins devant ce qui est permanent chez l'homme, le goût du combat, que devant l'aspect d'irrévocabilité et de démesure nouvellement apparu. Les armes conventionnelles ont atteint une puissance hallucinante, elles font moins trembler que l'arme nucléaire ; elles rassurent presque dans l'horreur comme quelque chose que l'on connaît déjà, une apocalypse familière, dont varie seule l'intensité, tandis que l'inconnu, l'illimité, l'absolu ajoutent au

trouble des sens celui de l'esprit. Une guerre entre roquets ne trouble pas les grands chiens qui passent nonchalants, mais la guerre entre les fauves sème l'épouvante. Les petites gens devinent qu'ils seront atteints par des coups qui ne leur étaient pas destinés, qu'ils seront forcés de prendre parti. Il est plus facile de limiter un conflit entre deux régions dans un ensemble fédéral qu'entre les Empires qui ne doivent des comptes à personne sinon à l'humanité tout entière.

L'opposition des petits peuples entre eux ne fut souvent que suscitée ou entretenue par les grandes nations qui s'étaient emparées de ces peuples ou les régissaient, comme on le vit en Afrique du Nord. Ces guerres possibles comme ces querelles de villages, évoquées sans cesse ainsi qu'un péril pour tous, et dont se sert la tyrannie des Empires, séquelle de leur colonialisme, comme elles paraissent anodines et humaines près des conflits modernes ! Le danger n'est pas dans l'éclatement des nations, devrait-il engendrer de multiples conflits intérieurs, mais dans leur puissance démesurée.

On rougit pour les hommes d'être obligé de se répéter.

— IV —

Au milieu du 20^e siècle, Breiz Atao poursuivait le réveil des nationalités du siècle dernier. Il avait commencé en Bretagne dans les mêmes circonstances que partout ailleurs, par la publication d'un livre, le *Barzaz Breiz*, où s'exprimait le génie d'un peuple, mais la Bretagne avait pris sur les peuples d'Europe centrale un retard qu'elle paie aujourd'hui. Elle apparut comme la dernière de ces nations romantiques, ce qui ne condamne pas son combat. Elle ne demeurerait pas seule en chemin : les nations basque, catalane, occitane, flamande, galloise, écossaise ou slovaque maintenaient ici et là une revendication qui ne sera jamais démodée. Il était facile de nous opposer le « monde fini » de Paul Valéry, sans que celui-ci nous eût jamais condamnés. Paul Morand exprimait déjà une certaine déception : la terre n'était pas assez vaste. Le poète reviendrait bientôt à ces différences locales sans lesquelles aucune poésie ne survit. Vous sembliez aller à contre-courant car ce courant vers l'unité du monde paraît toujours plus facile et fécond et assuré aux hommes : « Il n'y a qu'à... » Il n'y a qu'à supprimer les frontières. Vous avez raison, cher Monsieur, qu'attendez-vous pour le faire ? Tout le problème est là. Comme les âmes retorses, vous n'exprimez

qu'un vœu pieux. D'autres barrières apparaissent quand s'ouvrent les portes.

Étiez-vous la cause de la faiblesse de l'Europe ou le signe de cette faiblesse ? Question académique et bien inutile au premier abord. Vous n'étiez ni l'un ni l'autre mais inhérents à l'Europe qui n'eût pas possédé son visage véritable sans cette mosaïque de peuples et ses luttes internes. La France apparaissait victorieuse et puissante mais les patriotes fiers de cette force, orgueilleux de cette puissance, assurés de cette pérennité, étaient aussi ceux qui vous craignaient, révélant ainsi leurs troubles incertitudes. De rares Européens, tel Drieu La Rochelle, un Louis-Ferdinand Céline, vous comprenaient mieux et ne s'effrayaient pas de votre combat. Une Europe si étroitement unie, en supposant qu'elle fût possible, serait-elle demeurée, devenue plus forte ? N'aurait-elle pas perdu avec ses divisions intérieures ces stimulants qui l'élèvent au-dessus d'elle-même ? L'Europe est un monde complexe plus qu'un continent.

Je découvrais chez Paul Valéry un impérialisme européen qui ne se distingue guère d'un impérialisme blanc. A travers ces phrases élégantes, un peu compassées déjà, les propos d'un petit bourgeois français d'hier, d'aujourd'hui, d'un *cartériste*. Si l'Europe ne doit se faire comme une seule nation que par cet impérialisme dirigé contre un continent africain, ou asiatique, c'est déjà trop tard. Une Europe unie ne peut plus assurer sa mainmise sur le monde. Au demeurant, de quel droit ?

Le reproche adressé à Breiz Atao, nous l'entendons aujourd'hui, plus acerbe encore. La liberté du peuple breton ne ferait pas que diminuer le potentiel d'action de puissance de la France, mais celui de l'Europe. Disons tout de suite que l'Europe ainsi évoquée pour vous condamner, pour ne pas nous entendre, était lointaine et atrocement divisée par la faute même des grandes nations et de leurs supporters. L'Europe ne sert que de prétexte au contradicteur français dont nous décelons vite le chauvinisme. Nous étions beaucoup plus Européens qu'il ne le fut jamais puisque nous étions *obligés* de l'être quand son européanisme n'est qu'un argument, une vue de l'esprit. Cet argument semblait avoir une valeur absolue et le tort de B. A. fut de ne pas lui répondre suffisamment. Il nous suffisait de dire que ces divisions de l'Europe, jamais la Bretagne et les peuples minoritaires n'en avaient été responsables ; que les grandes nations, seules, ne parvenaient

pas à s'entendre ; qu'elles étaient le seul empêchement à l'unité de l'Europe, et non les multiples conflits qui opposaient les minorités aux Etats ; que les guerres qui avaient agité l'Europe n'avaient été que les échappatoires aux conflits internes des grandes nations et comme le seul moyen de souder leurs peuples si disparates ; enfin que la diversité seule unifie, que l'union forcée divise ou tue. Je trouve dans une note de Teilhard de Chardin ces mots que vous ne pouviez connaître : « L'unité, la véritable unité, diversifiée ». La défense de Breiz Atao serait donc apportée plus tard, de nos jours, par la faillite des grands nationalismes de l'Europe.

Breiz Atao était-il responsable du chaos européen ou de la tragédie qu'engendrait ce chaos ? Les responsables de ces divisions, de la guerre qui venait, vous accusaient de leurs crimes.

Il y a chez tout homme un immense appel vers l'unité du monde parce qu'elle seule peut lui garantir la paix. C'est cette nostalgie de l'unité perdue et cet appel vers l'unité future qui ont permis le succès du christianisme et du communisme. Cette unité, que l'on ne distingue bientôt plus de l'unification, doit apporter le bonheur comme si le bonheur des hommes ne pouvait être que collectif et celui de l'espèce. Certes, selon la plus humble charité, il ne peut y avoir de bonheur individuel sans le bonheur de tous ou du moins le bien-être, tant qu'un enfant verse des larmes ou qu'une vieille femme demeure sans feu dans une ferme abandonnée. Mais ce bonheur de tous n'est pas le bonheur collectif de la fourmilière. Il ne peut être que celui des personnes égales et différentes.

Cette nostalgie de l'unité qui parlait dans l'âme des adversaires de Breiz Atao répondait inconsciemment au sentiment de séparation, à la solitude, à cette impossibilité de communiquer qui était déjà le mal du monde moderne, à cet isolement terrible des hommes et des peuples réunis par la contrainte. Ce sentiment de solitude, cette détresse, cette angoisse, cette nostalgie de l'unité perdue mais à retrouver aboutissent à un autoritarisme totalitaire. Un tel bonheur ne peut être que celui de l'essence humaine, s'exprimant à l'intérieur de la communauté de tous, dans l'être collectif. Qui parlera en son nom ou s'arroge ce droit aura tous les pouvoirs.

Vos adversaires faisaient erreur. Ils prenaient en vous comme un germe de division ce qui n'était que le réflexe sain de jeunes hommes devant une division profonde des hommes

qui avait sa source en cette fausse unité du monde. Ils n'étaient pas sans déplorer ces divisions d'un monde uni qui ne pénètre pas les cœurs tout en broyant les esprits.

Un seul peuple et un seul Dieu. Le monothéisme répond à cette ambition et à cette nostalgie, autant que le Matérialisme historique. D'où la rivalité inféconde de deux œcuménismes.

Vous vous opposiez et nous nous opposons à cette philosophie qui, créant un être social collectif, aboutit toujours à la tyrannie de l'individu, de la secte, du parti, de la race ou de l'empire qui prétend incarner l'être collectif. Allons plus loin : cet être social peut exister, et il existe intensément plus que profondément lors des grandes manifestations d'une société, mais ne croyons pas son intensité toujours bénéfique. Il n'est que l'expression globale de liens sociaux vivants et réels sans lesquels l'homme ne serait pas vivant dans sa chair et son esprit, mais l'espèce qui communie en ces rares instants est faite d'individus. Eux seuls sont facteurs de progrès, si l'espèce conserve.

Tentés par cette unité du monde, et la craignant. En réalité, ce monde *fait d'avance* est plein d'imprévu : le rapport du 20^e Congrès, l'assassinat de Kennedy, la chute de Kroutchev, en France le 13 mai 1958 et le retour du Vieil Homme.

La pensée politique de l'Europe demeure en retard sur sa pensée scientifique, remarquait encore Valéry, mais ne serait-ce pas plutôt toute politique tant qu'elle n'aura pas atteint ces pouvoirs absolus sur l'homme devenu objet vers lesquels toute politique aspire ? Elle touche encore aux passions humaines, elle en a besoin comme leviers. Ces passions constituent autant d'entraves que de supports. Les faiblesses de la politique, de toute politique, apparaissent très tôt, elles ne doivent pas suffire à nous en détourner. Comment la politique pourrait-elle échapper à ses faiblesses et contradictions si elle veut s'appuyer sur le consentement tacite ou chaleureux des hommes ? A l'époque de Breiz Atao chacun apportait sa réponse, qui consistait à donner le gouvernement aux autres hommes pourvu qu'ils ne fussent pas des politiques par profession, pour le médecin à un gouvernement de médecine, pour le juriste aux juristes, pour le professeur aux professeurs, pour l'administrateur aux seuls administrateurs, pour le technicien aux technocrates, pour l'ingénieur aux ingénieurs, aux biologistes pour le biologiste, aux militaires pour le général, bref

à tout homme qui ne fut pas politique. Tout spécialiste était bon, hors le spécialiste en cette spécialité générale qu'est la politique. Alexis Carrel publiait *L'Homme, cet inconnu*, rêvant d'accorder aux biologistes les pleins pouvoirs tandis que dans l'ombre la Synarchie plaçait ses hommes. Devant un problème total Breiz Atao en appelait aux historiens et aux chimistes, ne fût-ce que pour fabriquer des bombes, aux ethnographes et aux économistes, aux linguistes et aux gymnastes afin d'entraîner ses hommes, à la jeunesse comme aux femmes bretonnes et aux cheveux blancs.

Déjà, pour beaucoup, la politique apparaissait comme le « dépotoir » de l'esprit. Ce serait vrai si le monde était stable et la vie des peuples achevée. C'était oublier que la politique exprime tout autre chose qu'elle-même, des besoins économiques et des répulsions ethniques, des élans religieux, des conflits sociaux. Breiz Atao était une exigence ethnique impérieuse autant qu'une métaphysique. Telles étaient les conditions générales du Mouvement breton, mouvement de sentiments et d'idées, et qui reflétait sans très bien le savoir le sous-développement d'un pays. Aujourd'hui l'accent porte davantage sur les revendications économiques, le fond du problème n'a pas changé qui est l'aliénation d'un peuple. Que la revendication fondamentale de Breiz Atao, le *self-government*, subsiste comme la condition nécessaire pour résoudre les *problèmes économiques* de la Bretagne après la Seconde Guerre mondiale, prouve l'unité du Mouvement, la vérité de la solution préconisée puisque celle-ci résiste à tous les aspects du problème, — ethnique hier, économique aujourd'hui.

Breiz Atao était une éthique. Il s'agissait de sauver la dignité humaine des Bretons dont l'avisement et les frustrations apparaissaient criants dans les masses émigrées. Aujourd'hui le mépris, les injures, les injustices envers les individus bretons ont à peu près disparu, Breiz Atao peut s'en glorifier. Mais le système demeure le même, dont nous n'avons corrigé que les effets les plus voyants. Il écrase un peuple tout entier et maintient une sujétion invisible. Cette injure à notre dignité a seulement cessé d'apparaître, qui la rend encore plus dangereuse.

★

Vous vouliez reconstituer l'exemple grec dont vos adversaires prétendaient avoir l'usage exclusif. Je m'explique. Les politiques des grandes nations continuent à appliquer ou prétendent appliquer dans les empires modernes les règles politiques qui animèrent les cités antiques et les dialogues de Platon. Les Révolutionnaires français voulurent appliquer à un ensemble de peuples et au monde civilisé tout entier les conceptions grecques ou latines de la vie politique et sociale. Nous vivons encore sur leurs erreurs et de leurs erreurs bien que le mot nous enseigne : il s'agit du gouvernement des cités.

Tandis que les Gouvernements se posent et posent devant des problèmes en terme de continent ou d'unité planétaire, le fond de leur pensée demeure plus étroit. Ils veulent gérer les plus vastes domaines ainsi que de petits propriétaires terriens ou des seigneurs féodaux ; maîtres du sol, des hommes, de toutes choses. Ce changement d'échelle dans le sens de la grandeur et de l'universel devrait être compensé par un retour au plus étroit, par l'éclatement des vastes nations, par le retour aux champs, au jardinage et par le survol de ces champs.

Plus que Nation, la Métropole dans ses frontières était un Empire, mais de qui ? Du peuple français, — où était-il ? Nous le cherchions en vain puisque tant d'autres que lui en faisaient partie, les Provinciaux de Paris, les hommes des provinces excentriques, tant de Barbares et tant de Météques dans le vieux sens des mots. Une puissance invisible et morale qui avait pourtant ses institutions, ses lois et ses défenseurs. Un mythe. Le merveilleux ou l'horrible était que tous ou presque tous se muiaient en défenseurs de ce qui les brime et n'existe pas. Ce que le peuple breton possédait, cette soif d'infini et cet amour immense, son abnégation se projetait sur des créatures qu'il croit extérieures, Dieu, la France, quand elles ne sont que le produit de son imagination et de son *désir* d'une réalité sublime. Au lieu du ressentiment que dénonçait Breiz Atao, notre analyse doit porter sur la source même de son aliénation, qui est son pouvoir d'aimer. Mais n'est-ce pas cela qu'être aliéné : aimer ce qui vous détruit ? Nous préférons l'être au néant.

E Breizh, e miz Genver 1965.

KUZUL AR BREZHONEG

Le rôle du Kuzul ar brezhoneg (Conseil de la langue bretonne) est d'être une union, un lieu de rassemblement entre des œuvres et des publications qui gardent chacune leur liberté d'action et leur but particulier. Le président du Kuzul n'a pas à ouvrir des camps de bretonnants, ni à éditer livres et revues, ni à monter des écoles de langue bretonne : tout cela est assuré par les différents organismes qui font partie de l'Association Kuzul ar brezhoneg. Mais il doit assurer la mise en place du travail de chacun et, pour cela, coordonner les activités de tous, veiller à la bonne entente et à l'entraide en vue du but commun : la défense et le développement de la langue bretonne. Le Kuzul se place en dehors des options politiques : il laisse à ses membres le soin de prendre leurs responsabilités sur ce terrain ; mais en même temps il s'interdit de recevoir dans son sein, une association ou une œuvre dont le but premier serait politique, quel que soit l'intérêt qu'elle pourrait présenter à d'autres titres pour la défense de la langue bretonne.

Pour autant, la tradition que représente le Kuzul est précise et forte. Il est l'héritier des positions prises autrefois par Breuriez Veur ar Brezoneg — l'Académie Bretonne — et ceux que nous nommons les pères de la langue : Ernault, Vallée, Meven Mordiern, et à leur suite Roparz Hemon. Le retour à l'unité de la langue bretonne brisée par des siècles d'inculture et de non-enseignement, le développement des richesses toujours présentes et sous-jacentes pour faire du breton une langue de civilisation, un instrument moderne adapté aux besoins de notre temps, pour la renaissance intellectuelle de notre peuple. Pour nous il n'y a pas seulement une misère économique en Bretagne, il y a aussi et surtout une misère de la langue et de la culture bretonne, dont nous nous sommes promis de sortir notre pays.

Le Kuzul ar Brezhoneg est dirigé par un Président et un Bureau qui se réunit suivant les besoins. Ce bureau est chargé de représenter l'association dans les affaires courantes et d'être l'expression des desiderata de ses membres.

Deux assemblées annuelles assurent par ailleurs la bonne marche du Kuzul et la coordination de son action.

Dix-huit associations ou œuvres de toutes sortes se trouvent actuellement rassemblées dans le Kuzul : 1° Skourr Breizh ar C'hendalc'h Keltiek, branche bretonne du Congrès Celtique International ; 2° Kevredigezh ar Skrivagnerion, Association des écrivains bretonnants ; 3° Al Liamm - Tir na n-og, revue littéraire ; 4° Embannadurioù Al Liamm, les Editions d'Al Liamm, livres de tous genres publiés en dehors de la revue ; 5° Barr-Heol, revue d'intérêt général et de pensée catholique ; 6° Ar Bedenn evit ar Vro, bulletin de l'Union Spirituelle bretonne ; 7° Skol, revue de pédagogie ; 8° Hor Yezh, revue de linguistique bretonne et celtique ; 9° Embannadurioù ar Bibl, éditions de traductions de la Bible en breton ; 10° Kamp Etrekeltiek ar Vrezhonegerion, camp d'été de formation de bretonnants ; 11° Kevredigezh Selaouerion ar Skingomz, association des auditeurs de Radio ; 12° Preder, revue d'études philosophiques et scientifiques ; 13° Wanig ha Wenig, bulletin illustré pour les enfants ; 14° Skol Ober, école par correspondance préparant aux différents échelons du Trec'h ; 15° Ar Bed Keltiek, revue mensuelle d'information générale ; 16° Urzh skouted Bleimor, association des scouts bretons européens ; 17° Strollad an Deskadurezh Eil Derezh (S.A.D.E.D.), cours par correspondance d'enseignement de second degré ; 18° Levrioù ar Vugale, livres illustrés pour enfants.

Cette nomenclature ne suffit-elle pas, à elle seule, à montrer la diversité et en même temps l'ampleur du Kuzul ar Brezhoneg ? Pour tout observateur impartial, il est évident que le Kuzul dépasse en importance toute autre organisation pouvant se consacrer à la culture ou à la langue bretonne.

SECRETARIAT DU KUZUL AR BREZHONEG : Abbé DUBOURG, Ecole Saint-Laurent, Callac (Côtes-du-Nord). — Les demandes d'adhésion y sont reçues.

TRÉSORERIE : L. MORVEZEN, 6, avenue de la Gare, Concarneau. - C. C. P. 1316-63 Nantes.

“ AL LIAMM ”

La revue AL LIAMM, créée en 1945, vient d'avoir 20 ans. Elle est née de la fusion de trois revues fondées à la fin de la guerre : *Al Liamm*, dirigée par Per Ar Bihan et Andrev Lati-mier, *Kened* (Per Denez et Arzel Even), *Tir Na N-og* (Ronan Huon et Pol Ar Gourriereg). Depuis, “ *Al Liamm* ” a régulièrement paru tous les deux mois sans une seule défaillance : elle a édité près de 10.000 pages de breton, c'est, croyons-nous, une performance dont elle est la seule à pouvoir s'enorgueillir.

Chaque numéro de cette revue culturelle contient des poèmes, des nouvelles, des pièces de théâtre, des traductions, des études diverses. Elle est ouverte à tous les jeunes écrivains, et les noms les plus célèbres de la littérature moderne y paraissent régulièrement. “ *Al Liamm* ” a aussi édité des numéros spéciaux, abondamment illustrés, sur d'autres pays qui pouvaient être offerts à la Bretagne en exemple : Galles, Frise, Israël, Hongrie, Catalogne...

C'est aussi à partir d'“ *Al Liamm* ” que sont nées les revues très spécialisées qui ont nom *Hor Yezh*, *Preder*, *Barr-Heol*, etc...

“ *Al Liamm* ” est une revue nationaliste, dans le vrai sens du mot, bien que les sujets politiques n'y soient pas habituellement traités. Elle est en plein développement — 550 abonnés — sous la direction de Ronan Huon, avec P. Le Bihan comme trésorier.

(Direction : Ronan Huon, 2, venelle Poullbrikenn, Brest Saint-Marc — Abonnement : 20 F - P. Le Bihan, 6, Domaine des Hocquettes, Suresnes (Seine) - C. C. P. 5349-06 Paris.)

Pour apprendre le breton :

- Cours élémentaire de breton
- Grammaire bretonne

Deux ouvrages de Roparz Hemon

En vente aux Editions AL LIAMM

EDITIONS AL LIAMM

Les EDITIONS AL LIAMM offrent à l'amateur un catalogue d'une centaine de titres : c'est dire leur importance. Il est difficile d'y souligner les meilleurs titres : les conditions assez dures de l'édition bretonne imposent au départ une sévère sélection et seules des œuvres de valeur apparaissent au catalogue de cette maison dirigée et animée par Ronan Huon.

On peut tout de même noter que les *Embannadurioù Al Liamm* offrent une gamme complète, et la plus sérieuse, d'ouvrages d'enseignement du breton : cours, dictionnaires et grammaires. Dans leur fonds littéraire, elles peuvent s'enorgueillir des noms de Roparz Hemon, Abeozen, Jakez Riou, Langleiz, Jarl Priel, Tangi Malmanche, Youenn Olier, Maodez Glanndour, etc...

Nous pouvons sûrement attirer l'attention sur la belle et récente traduction de "Robinson Crusoe", œuvre de Yeun ar Gow, et sur le dernier roman de Roparz Hemon : *Mari Vorgan*. Une prochaine et importante addition au fonds des *Editions Al Liamm* sera le délicieux récit de ses souvenirs de jeunesse par Youenn Drezen.

Bien entendu, *Embannadurioù Al Liamm* éditent régulièrement Priel et R. Hemon, et elles seules pouvaient donner au lecteur breton la magistrale *Histoire de la Littérature Bretonne* d'Abeozen.

(Direction et vente : Ronan Huon, 2, venelle Poullbrikenn, Brest Saint-Marc - C.C.P. 1629-14 Rennes. — Catalogue gratuit sur demande.)

Nouvellement paru :

Roparz Hemon

Dictionnaire Breton-Français3^e Edition, revue et très augmentée (496 pages)

Broché : 10 F — Sous couverture plastique : 13 F

A paraître prochainement :

Dictionnaire Français-Breton

aux Editions AL LIAMM

SKOL OBER

SKOL OBER, l'école de breton par correspondance, a derrière elle plus de trente ans de travail et de réalisations. Depuis 1930, en effet, sa directrice, Marc'harid Gourlaouen, corrige, sans se lasser, les devoirs de centaines d'élèves. Jamais SKOL OBER n'a interrompu son action. Et la fidélité de Marc'harid Gourlaouen à la Bretagne lui est assurément bien rendue par la fidélité des jeunes Bretons à ses cours : car c'est plus de 300 élèves qui se sont inscrits en 1964.

Les cours de Marc'harid Gourlaouen suivent les fameux manuels de Roparz Hemon, en particulier son "Cours Élémentaire", qui est basé sur le *Brezhoneg Eeun*. Ils préparent les étudiants à la lecture de l'abondante littérature moderne en *Breton Élémentaire*.

Alors que Marc'harid Gourlaouen dispense son enseignement en 45 leçons, une préparation spéciale en 15 leçons est destinée aux candidats à l'examen du Trec'h Kentañ, sous la direction de Yann Thomas-Ravalleg. L'excellence des cours est soulignée par les succès que remportent les étudiants, chaque année, aux examens du Trec'h, qui couronnent les études en breton.

Les cours de SKOL OBER sont gratuits. L'étudiant n'a donc à sa charge que l'achat des livres et les frais de correspondance. Il dispose de beaucoup de liberté pour arranger la cadence de ses cours. Et le nombre des bretonnants formés par SKOL OBER est la preuve éclatante de la qualité de son enseignement.

Pour suivre les cours de SKOL OBER, il suffit de demander une fiche d'inscription à *Marc'harid Gourlaouen, 30, rue Victor-Hugo, Douarnenez* — en prenant, dès la première lettre, l'habitude de mettre un timbre pour la réponse !

Pour passer l'examen du Trec'h Kentañ ou du Trec'h Meur, s'inscrire à la même adresse.

*

SKOURR BREIZH AR C'HENDALC'H KELTIEK

Il y a plus d'un siècle que les Celtes ont pris coutume d'affirmer leur communauté de civilisation, de culture et d'intérêts par des Congrès panceltiques. Et depuis trois quarts de siècle, c'est le Congrès Celtique International qui assure la réalisation de ces réunions et la continuité de l'action culturelle pancelte. Le SKOURR BREIZH en est la section bretonne.

SKOURR BREIZH est une association culturelle. C'est une association de langue bretonne. Elle assure, dans les limites de son action, la représentation officielle de la Bretagne dans le monde celtique. Elle fait connaître la Bretagne et sa langue aux Celtes insulaires. Elle développe l'étude des autres langues celtiques parmi les Bretons. Elle suscite et coordonne les diverses activités culturelles panceltiques en Bretagne.

La réalisation des Congrès Celtiques, lorsque ceux-ci doivent se dérouler en Bretagne, forme une des tâches importantes de SKOURR BREIZH. L'inoubliable Congrès de Tréguier est encore présent à toutes les mémoires. SKOURR BREIZH assure aussi la représentation de la Bretagne aux Congrès lorsqu'ils se déroulent en Celtie insulaire — comme par exemple à l'île de Man en 1964 et à Glasgow en Août 1965. A l'occasion de ces réunions, des exposés documentés font le point, devant les congressistes et devant les autorités et la presse, de la situation en Bretagne, et des expositions mettent en valeur les réalisations du Mouvement culturel breton. SKOURR BREIZH est en fait le point de rencontre, la résultante des diverses activités culturelles bretonnes, et leur ambassadeur près des Mouvements culturels de Celtie insulaire. SKOURR BREIZH est donc l'un des instruments indispensables de notre Renaissance.

Le secrétariat de SKOURR BREIZH est assuré par Mademoiselle J. Queillé et l'adhésion est de 10 francs. On doit s'adresser à la secrétaire pour prendre part au Congrès de Glasgow en Août 1965 (J. Queillé, 47, rue Notre-Dame, Guingamp. - C. C. P. 1730-04 Rennes).

*

KAMP AR VREZHONEGERIEN

C'est en voyant le nombre toujours grandissant de Bretons désireux d'apprendre la langue de leur pays, que vint l'idée de grouper tous ceux qui étudiaient le breton sans avoir l'occasion de passer de la théorie à la pratique.

En 1948 fut tenu à Cléder le premier stage du KAMP ETREKELTIEK AR VREZHONEGERIEN. Le programme de travail établi dès cette première année se poursuit toujours dans les mêmes lignes :

Le matin, plusieurs cours de breton adaptés aux connaissances des élèves. (A la fin du stage ceux-ci peuvent passer les examens du Trec'h Kentañ et du Trec'h Meur.) Puis une conférence d'une heure environ sur un sujet laissé au choix du conférencier. L'après-midi : promenades, et si le stage a lieu près de la côte, jeux sur la plage et bains. Après le diner et la détente qui va du jeu de ballon aux conversations amicales suivant les âges, une veillée " nozvezh laouen " rassemble tous les participants.

Depuis 1948, dix-sept stages se sont succédés, réunissant chaque fois de plus en plus de monde. La plus grande partie des stagiaires est composée de jeunes, soit entre 16 et 25 ans, ayant presque tous appris le breton depuis peu. Aidés par les « anciens » ils font de rapides progrès, et nombreux sont ceux qui, arrivés au Camp ne pouvant dire que des rudiments de phrases, peuvent au bout de quelques jours participer à une conversation courante.

Ce travail est aussi connu en dehors de Bretagne, puisque viennent à ces stages des Bretons de partout dans le monde, et aussi des étudiants envoyés par des Universités étrangères pour pratiquer le breton moderne.

Répétons que seule la langue bretonne est autorisée.

Les prix de pension sont peu élevés. Les inscriptions peuvent se faire à tout moment de l'année en vue du stage à venir. S'adresser à Mme de Bellaing, 28, rue 3 Frères Le Goff à Saint-Brieuc (Tél. 26-66). Le C. C. P. 1717-00 Rennes, au nom de P. Calvez, reçoit le montant des inscriptions ainsi que les dons qui sont les bienvenus.

*

“ AR BED KELTIEK ”

(Revue mensuelle)

AR BED KELTIEK (Le Monde Celtique) a été créé en 1951. Depuis 1959 il est devenu revue mensuelle.

Entre 1951 et 1958, “ Ar Bed Keltiek ” a publié 560 pages in-quarto (environ 70 pages par an).

Il a publié :

144 pages en 1959
148 " 1960
192 " 1961
202 " 1962
216 " 1963
300 " 1964

Jusqu'au 31 décembre 1964, il a donc publié 1.762 pages, donnant ainsi la matière de 9 livres de 300 pages de format ordinaire.

CE QU'ON TROUVE DANS “ AR BED KELTIEK ”.

“ Ar Bed Keltiek ” donne des nouvelles du monde entier.

Il donne des nouvelles de tout ce qui concerne la vie de la langue bretonne : publications nouvelles, réunions, enseignement, etc...

Il publie de nombreux articles sur des sujets différents : histoire, art, sciences, littérature, etc...

Beaucoup de ces articles sont relatifs aux Pays celtiques.

Il publie souvent des contes, des poèmes et des chansons.

De nombreux écrivains parmi les plus connus ont collaboré et collaborent à “ Ar Bed Keltiek ”. Citons : Vefa de Bellaing, J. B. Boucher, Per Denez, Anjela Duval, Arzel Even, Jili Ewan, Erwanéz Galbrun, Roparz Hemon, Alan Heussaff, Y. Hourmant, Kerlann, Ewan Konan, R. Laouenan, L. Loarer, Ivona Martin, Gw. Ar Menn, F. Ters, A. Toravel.

“ Ar Bed Keltiek ” s'adresse à tous ceux qui aiment lire du breton, et aussi à ceux qui apprennent la langue.

L'abonnement annuel ne coûte que DIX FRANCS.

Pour recevoir régulièrement chaque mois “ Ar Bed Keltiek ”, adressez un mandat de dix francs à : AR BED KELTIEK, 21, rue Dixmude, Brest - C. C. P. Rennes 1907-07.

S. A. D. E. D.

STROLLAD AN DESKADUREZH EIL DEREZ (Groupe de l'Enseignement du Second degré) a pour tâche d'établir l'enseignement secondaire en langue bretonne.

PROGRAMMES.

La première année scolaire (juin-décembre 1963) ouvrait avec quarante cours répartis en quatre séries. Le programme général prévoit un accroissement de vingt cours par an. Ainsi la troisième année scolaire (septembre 64 - avril 65) comporte 80 cours : deux séries de *Littérature*, une série d'*Histoire*, une série de *Géographie*, une série de *Moyen-Breton*, deux séries de *Physique*, une série de *Chimie*.

Une importante réalisation des équipes chargées des cours est d'avoir composé des traités didactiques sur des matières encore peu familières à la langue bretonne, comme l'Economie Politique ou la Physique. C'est ainsi qu'est né le *Centre de Recherche de Philologie Normative (Kreizenn Imbourc'h Sturvezhouriezh)* réunissant linguistes et spécialistes des diverses branches pour le développement rationnel de la langue bretonne.

ORGANISATION.

L'enseignement est dispensé en des cours par correspondance pendant l'année scolaire, en des cours oraux lors des camps spéciaux. Les étudiants ont la faculté de s'inscrire pour le nombre de matières qu'ils désirent compte tenu du temps dont ils disposent. Ils s'engagent à respecter un calendrier de travail strict. Les professeurs de leur côté sont tenus de respecter un contrat qui fait d'eux de véritables fonctionnaires. Un centralisateur a pour rôle de relier les divers services entre eux et notamment de veiller aux rapports de travail entre les étudiants et leurs professeurs.

ADMINISTRATION.

Chaque membre du groupe est lié par un contrat stipulant sa fonction. En contre-partie de son apport en travail ou en fonds, il reçoit le droit de participer à la direction ou à la gestion du groupe selon des principes démocratiques.

S.A.D.E.D. — Documentation : M. P. Calvez, Saint-Didier, Châteaubourg 35.

SCOUTS BLEIMOR

Scouts Bretons affiliés au Scoutisme Européen.

Groupes de Scouts, Guides, Louveteaux.

Organisation de Camps et Patrouilles.

Revue : " *Sturier Yaouankiz* ", en français et en breton.

Secrétariat Général : P. Keraod, 6 Villa d'Estienne-d'Orves, Clamart (Seine).

Le Groupe BLEIMOR de Scoutisme Breton, créé par Per Keraod, a tourné une nouvelle page de son histoire en s'affiliant au Scoutisme Européen. Les Patrouilles et Unités Bleimor, en pleine expansion en Bretagne et dans les régions d'émigration bretonne (région parisienne, par exemple), animent un mouvement de jeunesse des plus remarquables, dans la tradition bretonne et scoute. Une forte délégation de scouts et guides de Bretagne a pris part au Jamboree du Scoutisme Européen à Marburg, en Août 1964, consacrant ainsi officiellement l'existence du scoutisme européen d'expression bretonne.

La revue éditée par Per et Lizig Keraod, *Sturier Yaouankiz*, est l'une des publications les plus attrayantes dont dispose la jeunesse bretonne. *Sturier* est rédigé en français principalement, mais contient également des articles en breton. Elle inspire les groupes Bleimor dans leurs activités et leur spiritualité, et tient les lecteurs au courant des progrès du mouvement.

Par son action importante en faveur du scoutisme européen dans toute l'Europe occidentale, Per Keraod a pu nouer des liens très amicaux entre les scouts bretons et les scouts flamands, gallois, catalans, allemands, français, etc... Le mouvement Bleimor est assurément l'un des espoirs de la Jeunesse Bretonne.

Pour soutenir l'action de Bleimor, il faut des cadres. De nombreux chefs et cheftaines scouts, d'origine bretonne, sont au service du Scoutisme français en Bretagne et dans l'Emigration. Souvent ils hésitent à suivre les diverses fédérations françaises dans les réformes qui tendent actuellement à transformer en profondeur le Mouvement Scout. Ils ignorent qu'il existe une Fédération de Scouts et Guides d'Europe fidèles à la méthode et à l'esprit de Baden-Powell.

Il faut renseigner ces chefs sur l'existence de Bleimor (tracts et revues leur seront envoyés sur demande), faire connaître leurs adresses au Commissariat National à Carmart, diffuser *Sturier* dans les milieux jeunes,

" PREDER "

REVUE D'ETUDES groupant des publications de philosophie, science, philologie, politique, etc..., paraissant en cahiers ronéotypés et sérigraphiés. Douze numéros par an.

1. PHILOSOPHIE : une réédition du premier ouvrage de philosophie moderne en langue bretonne, *An Amzer, an Ec'honder*, par Tal-Houarn ; une étude de R.-R. Jestin sur l'esprit religieux sumérien, des études de phénoménologie par Abanna, des traductions de Berdiaeff, Nietzsche, Platon, Heidegger.

2. SCIENCES : un manuel de Biologie par Arzel Even, un dictionnaire des termes anatomiques internationaux par Abanna, une étude de balistique par Goulven Pennaod, des traductions d'études de psychologie, etc.

3. PHILOLOGIE : deux cents pages chaque année sont consacrées au *Dictionnaire Historique du Breton* de Roparz Hemon, dont les 1.200 premières pages vont jusqu'à la lettre G ; le texte des conférences prononcées à l'Institut Emil-Ernod par Abeozen sur le *Barzaz Breiz* ; le texte moyen-gallois des *Quatre Gestes des Mabinogion* accompagné d'une présentation et d'une traduction de Abeozen, d'une traduction cornique de Caradar ; la série *Dafar evit ar Geriadur Broadel* (Contribution au Dictionnaire National) propose chaque année de 1.000 à 2.000 termes nouveaux scientifiques, philosophiques, techniques, fruit de l'activité de la " *Kreizenn Imbourc'h Stur-yezhouriezh* " (Centre de Recherches de Philologie Normative).

4. POLITIQUE : nombreux essais sur le Mouvement breton, la politique et le combat national bretons situés dans l'ensemble européen et mondial, par Youenn Olier, Per Denez, etc., généralement réunis dans un cahier annuel sous le titre " *Tonkad* " ; comptes rendus des *Congrès Interceltiques*.

5. ENSEIGNEMENT : sous l'impulsion de S.A.D.E.D., " *Preder* " développe cette nouvelle branche, et compte des manuels de Géologie par P. Denez et G. B. Kerverziou, de *Moyen-Breton* par G. Pennaod.

" *Preder* " : Directeur D^r G. Etienne ; Editeur L. Lemoine ; Secrétaire : P. Calvez, Saint-Didier, Châteaubourg (35) Abonnement annuel : 45 F (D^r Etienne 16 093 13 Paris)

L'UNION SPIRITUELLE BRETONNE UNVANIEZH SPEREDEL VREIZH

Créée en 1941-1942, avec la bienveillante approbation du Cardinal Roques, archevêque de Rennes et des prélats bretons, l'Union Spirituelle Bretonne s'était alors donné comme tâche la sauvegarde des valeurs spirituelles de la Bretagne. Malgré les difficultés, les oppositions, elle n'a, depuis lors, pas varié de cap.

Au petit Bulletin bilingue du temps de guerre, auquel fut naturellement refusé en 1945 la permission de continuer à paraître, succéda " *Ar Bedenn evit ar Vro* " (La Prière pour la Patrie) dont sortirent les éditions de la Bible en breton, tout récemment reprises par *Studi hag Ober*. Ces feuilles ronéotypées en langue bretonne sont largement diffusées, à titre gratuit, et reçoivent en général un excellent accueil.

L'U. S. B. exerce son action de multiples autres manières. Depuis 1946, elle a organisé de nombreuses retraites et recollections, d'abord pour l'élément féminin seulement, puis pour les ecclésiastiques, enfin ces dernières années pour laïques venant en ménages. La dernière fois, l'Encyclique " *Pacem in terris* " a été étudiée de très près.

Dans différentes villes, des Messes avec prédication bretonne sont organisées grâce au dévouement de membres de l'U. S. B., en particulier des Messes de Minuit, à Noël.

Au moment où le Concile vient d'ouvrir tout grand l'accès de la Liturgie aux diverses langues, l'U. S. B. rappelle avec une légitime fierté que, depuis plus de vingt ans, ses membres récitent, en breton, les uns l'Office divin, les autres certains psaumes ou prières. Ayant ainsi frayé la route, alors qu'il était difficile et dangereux de le faire, l'U. S. B. entend faire profiter au maximum la Bretagne des facilités accordées désormais par l'Eglise.

Pour y parvenir, l'U. S. B., qui tient à se placer en dehors et au-dessus de toute exclusive politique, fait appel à tous ceux qui — bretonnants ou non — désirent prier pour que vive chrétienne la Bretagne ; à tous ceux qui comprennent la nécessité de se documenter, de se cultiver, de se sanctifier pour mieux comprendre, aimer et aider leur patrie.

Secrétariat : Mlle St Gal de Pons, Keresperz, Louannec, par Perros (Côtes-du-Nord) - Tél. 35-20-73 - C. C. P. Rennes 280-35.

" BARR-HEOL " war Feiz ha Breizh

Revue trimestrielle rédigée en langue bretonne. — Polycopiée. Abonnement : 8 francs.

Direction : Monsieur Le Clerc, recteur de Buhulien (Côtes-du-Nord). - C. C. P. Abbé Le Clerc, recteur de Buhulien, 917 64 Rennes.

La revue BARR-HEOL a déjà publié plus de 40 numéros. Cette revue a été créée en 1953 par le Bleun-Brug de Tréguier et de Cornouaille. Mais depuis 1956, elle est entièrement dirigée et polycopiée par l'Abbé Le Clerc, connu aussi sous son nom d'écrivain : Klerg.

Le but de " Barr-Heol " peut être résumé dans ces lignes extraites de l'éditorial du numéro 5-6 (Mars-Juin 1956) : « *Barr-Heol* veut rester libre, sauf vis-à-vis de la Vérité et de la Loyauté. Il cherchera toujours à juger les gens et les événements dans un esprit juste et chrétien... »

Voici, à titre d'exemple, quelques-uns des articles importants que l'on trouve dans le numéro 38 :

- *Terrin o gwalenn-gein* : article où l'auteur s'attache à démontrer comment on s'y prend pour affaiblir la volonté des Bretons, en leur cachant l'histoire de leur pays, ce qui les empêche de voir clairement la vraie solution aux problèmes angoissants qui les déchirent.
- *Bloc-Notes de Youenn Olier*, un des plus fidèles collaborateurs de " Barr-Heol ". Remarques sur les événements et la vie du Mouvement Breton.
- *Une Etude de Sociologie sur le clergé du diocèse de Saint-Brieuc et de Tréguier*, par l'Abbé Bourdellès, professeur.
- *Le Pays de Québec* par Jakez Konan. Une étude sur les nouvelles méthodes de ramassage du goémon et sur la pêche.
- *Poignée de grain*, de Benead. Notes sur des livres en français, concernant la spiritualité bretonne et l'histoire du sentiment religieux en Bretagne, et dans les autres pays celtiques.
- *Etude sur les Eglises Orientales* (1^{re} partie), etc...

Ce qui fait la richesse de " Barr-Heol ", c'est la diversité et la variété des articles publiés dans une langue saine et vivante puisée à la source de la langue parlée.

EMBANNADURIOU AR BIBL

En 1952 paraissait sous forme d'un livre de 96 pages *An Aviel hervez Sant Mazhe* (L'Évangile selon Saint Matthieu). C'était le premier fascicule d'une suite dont le titre général est : " Ar Bibl Santel " (La Sainte Bible). La traduction en était du Père Médard et de Maodez Glanndour.

L'année suivante paraissait *Koheleth* (L'Écclésiaste), mais cette fois sous la forme modeste d'un livret ronéoté. Et désormais, les quatre Évangiles sont à la disposition des lecteurs, ainsi que l'*Apocalypse de Saint Jean*, les *Épîtres Catholiques*. Et le moment n'est pas loin que paraîtront les *Actes des Apôtres* et les *Épîtres de Saint Paul*.

L'*Ancien Testament* de son côté, outre l'*Écclésiaste*, a vu paraître le livre de *La Sagesse*, les quatre petits prophètes : Habakouk, Hobdia, Joel, Jonas. L'attention des éditeurs se porte en ce moment sur les *Psaumes*, qui font l'objet d'une mise au point sévère tant au point de vue de la fidélité de traduction que de la perfection de la langue.

Le premier souci des traducteurs qui travaillent en équipe est sans contredit de rester aussi près que possible du texte original, soit grec pour le Nouveau Testament, soit hébraïque pour l'Ancien.

Tout autant que la fidélité de la traduction, la langue employée a fait l'objet de la plus grande attention. Elle se voudrait classique. Dans ce but, elle évite toutes fantaisies, qui ne conviendraient pas d'ailleurs à un texte sacré. Elle s'abstient de toute expression trop dialectale. La traduction de la Bible n'a-t-elle pas été dans d'autres pays celtiques la base même de la langue écrite ?

Pour une raison de commodité, les *Editions de la Bible* sont maintenant prises en main par la revue " Studi hag Ober " : elles paraîtront désormais dans les livraisons de cette revue.

Les fascicules de la Bible peuvent être fournis — sauf " Koheleth ", épuisé — par *Mlle St Gal de Pons, Louannec - C. C. P. 51-940 Rennes*, aux prix suivants : Aviel St Mazhe, 4,50 F ; Aviel St Mark, 4 F ; Aviel St Lukaz, 5 F ; Aviel St Yann, 4 F ; Diskuliadur St Yann, 4 F ; Levr ar Furnezh, 3 F ; Habakouk, Hobdia, Yoel, Yona, 3 F ; Al Lizheroù katolik, 3,50 F. — Ces prix sont franco.

Abonnement à 4 numéros de " Studi hag Ober " : 12 F.

" SKOL "

Revue de Pédagogie et d'Éducation

publiée, sous les auspices de l'Association Bretonne d'Éducation Nouvelle, par l'Abbé A. Le Calvez, aumônier-professeur à Crec'h-Avel, Lannion (Côtes-du-Nord), ancien directeur de l'école bilingue Skol Sant Erwan, à Plouézec.

La revue fut fondée en 1954. En dix ans elle a publié, sous forme de cahiers soigneusement ronéotypés :

- des études sur l'enseignement au Pays de Galles, en Frise, au Slesvig Danois et Allemand, et de nombreux rapports sur l'expérience de Plouézec ;

« SKOL a publié sur l'enseignement bilingue au Pays de Galles la seule étude qui fasse autorité. » (Gerald Morgan, dans " Welsh Nation ", décembre 1964.

- des manuels pour l'enseignement de la langue et de la littérature bretonnes dans le Primaire et le Secondaire ;
- des recueils de chants, de devinettes, de comptines, de monologues, de pièces de théâtre pour les œuvres péri-scolaires ;
- les rapports de la jeune et dynamique Breuriezh Sant Erwan sous le titre " Mouezh Sant Erwan ".

Abonnement à 4 numéros : 12 F

(demi-tarif pour les étudiants et les militaires)

C. C. P. Revue SKOL, Rennes 1911 06

(demander à la Revue la liste des titres disponibles)

GWIR VRETONED

recueil imprimé de 74 chants traditionnels et modernes en format de poche

PRIX DE L'UNITÉ : 1,50 F — 10 ex. : 13,50 F — 20 ex. : 25,50 F
30 ex. : 36 F — 40 ex. : 45 F — 50 ex. : 50 F

(plus 10 % pour les frais d'expédition ; franco de port pour les commandes accompagnées de leur montant, chèque postal ou bancaire.)

A paraître : un recueil noté de Gwir Vretoned

LEVRIOU AR VUGALE

Dans le cadre des " Editions Al Liamm ", *Levriou Ar Vugale* forme une série bien particulière : c'est une collection de livres pour enfants, rédigés en une langue très simple, et dont la présentation, dont les illustrations en couleurs peuvent se comparer à celles des collections enfantines en langues étrangères. A l'origine de cette collection se trouve la volonté de donner aux enfants bretons des livres qui puissent leur inspirer la fierté de leur langue.

24 titres ont, jusqu'à présent, paru dans cette collection, ce qui, lorsque l'on connaît les difficultés de l'édition bretonne, est déjà un succès. La plupart sont des contes de Grimm ou d'Andersen, traduits par les meilleurs de nos écrivains : Roparz Hemon, Yeun ar Gow, F. Kervella, etc. Beaucoup des traducteurs ont voulu s'en tenir au vocabulaire du Brezhoneg Eeun — Breton Elémentaire — et ces livrets forment donc une série idéale pour l'étudiant de Skol Ober avant même qu'il ait terminé le premier Cours. Cela, aussi, explique la faveur que leur a accordée le public bretonnant.

Les responsables de *Levriou Ar Vugale* ont voulu suivre pour cette collection les techniques les plus modernes : rédaction du texte confiée à des maîtres de la langue, simplification intelligente du vocabulaire par l'adoption des normes de la *Langue Elémentaire*, illustration d'un intérêt artistique incontestable et d'une production soignée. Ils ont ainsi réalisé une collection qui fait honneur à la langue bretonne, qui fait plaisir aux enfants et qui rend les plus grands services aux débutants : elle offre le livre de lecture idéal pour les Cours de breton.

TITRES PARUS : 1 *Paotr e Varo Glas* — 2 *Merc'hig ar Rozenn* — 3 *Ar C'hemener Bihan Kalonek* — 4 *Robinson Kruzo* — 5 *Istor Meudig* — 6 *Ar Goantenn e Koad ar C'housk* — 7 *Ar C'hazh gant Heusou Ier* — 8 *Luduennig* — 9 *Kabellig Ruz* — 10 *Gwenn-Erc'h hag ar Seizh Korrig* — 11 *Kistinenn* — 12 *Gwennig ha Gwennola* — 13 *Mojennoù Yann ar Feunteun* — 14 *Kroc'hen Azen* — 15 *Ar c'havr hag he givri bihan* — 16 *Istor ar Mabig Jezuz* — 17 *Rozenn Wenn ha Rozenn Ruz* — 18 *Perig hag ar Briñsez* — 19 *Bleiz Noz Nedeleg* — 20 *An Eostig* — 21 *An Tri Bore'hell Ros* — 22 *An Tri Ourz* — 23 *An Ti Bara-Mel* — 24 *Ar Pevar Soner*.

Numéros 1-4, épuisés. — 5-10, 1,50 F ; à partir de 11, 2,00 F.

R. HUON, 2 Venelle Poullbriken, Brest Saint-Marc (Nord-Finistère)

C. C. P. 1629 14 Rennes

" WANIG HA WENIG "

- deux diminutifs de jeunes Bretons prénommés Erwan et Nolwenn ;
- illustré publié par la direction de SKOL ;
- un journal bimensuel qui vient d'entrer dans sa 8^e année ;
- illustré abondamment grâce à la complaisance du Mouvement de la Jeunesse Galloise (Urdd Gobaith Cymru) et à la collaboration d'une maison Danoise ;
- écrit pour les enfants et par les enfants : la publication de leurs essais les encourage et fait la joie des parents et des amis ;
- offre sous forme de jeux amusants des exercices qui familiarisent l'enfant avec l'écriture de la langue ;
- constitue un véritable Cours par correspondance pour les enfants ;
- récompense ses élèves une fois par an ;
- le seul des 4 journaux scolaires qui ait tenu le coup.

Aidez-le à boucler un budget de plus en plus lourd, à améliorer sa présentation et à récompenser ses petits collaborateurs.

Comment aider WANIG HA WENIG ?

- en s'abonnant : 3 F par an (forte réduction pour les envois groupés à partir de 5 exemplaires) ;
- en abonnant vos petits amis ;
- en achetant nos albums annuels livrés sous couverture de couleur imprimée : Album 1961 : 3 F — 1962 : 3 F — 1963 : 4 F — 1964 : 4 F (franco de port).

C.C.P. Journal WANIG HA WENIG, Rennes 1911 06

“ HOR YEZH ”

Revue trimestrielle rédigée en langue bretonne — Polycopiéz.
Format : 21 × 27. — Abonnement : 12 F l'an.

Direction : J. Piette, Brekilien, 7 Dan Y Coed, Aberystwyth,
Cymru Grande-Bretagne.

Trésorerie : Mademoiselle J. Queillé, 47, rue Notre-Dame,
Guingamp (Côtes-du-Nord) - C. C. P. 1240-22 Rennes.

La revue HOR YEZH (Notre Langue) a publié près d'une cinquantaine de numéros. Elle est entièrement rédigée en langue bretonne, et se consacre à la philologie et dialectologie bretonnes, ainsi qu'à la vulgarisation des autres langues celtiques dans le public bretonnant. Ses livraisons trimestrielles ont inclus nombre d'études importantes sur l'histoire de la langue bretonne, l'histoire du mouvement culturel breton, les dialectes de Cornouaille, les formes verbales bretonnes ; elles ont publié un relevé des inscriptions en langue bretonne et ont donné au public des textes inédits en Moyen-Breton. Elles tiennent le lecteur au courant des publications scientifiques sur la langue bretonne.

HOR YEZH édite, en deux volumes, une magistrale *Istor ar Yezhoù Keltiek* (Histoire Générale des Langues Celtiques), œuvre — sous son pseudonyme littéraire : Arzel Even — de son directeur, lecteur de celtique à l'Université Galloise. La revue a également publié, à l'intention de ses lecteurs bretons, un certain nombre d'ouvrages élémentaires pour l'étude des langues celtiques : *Yezhadur Berr ar C'herneveg* (Grammaire du Cornique), *Skol Nevez ar C'hembraeg* (Cours Élémentaire de Gallois), *Skol Vihan an Iwerzhoneg* (Premières Leçons d'Irlandais), *Yezhadur Nevez ar C'hembraeg* (Nouvelle Grammaire Galloise), *Yezhadur ar C'hembraeg-Krenn* (Grammaire du Moyen-Gallois). D'autres ouvrages sont en chantier pour compléter cette bibliothèque des langues celtiques, qui sert de base à des cours par correspondance.

Par l'érudition et la compétence de ses collaborateurs, HOR YEZH offre aux Bretons d'excellents moyens de parfaire leur culture bretonne et celtique.

✻

SKINGOMZ HA SKINWEL

Association des Auditeurs Bretons de l'O. R. T. F.

L'Association des Auditeurs Bretonnants de la Radio a été fondée en 1956 dans le but non seulement de défendre les intérêts moraux et matériels de nos compatriotes, mais aussi pour essayer d'obtenir des Pouvoirs Publics des réformes qui permettent vraiment aux postes régionaux bretons de servir la Bretagne, surtout au point de vue culturel, et ceci en breton aussi bien qu'en français.

Tout le monde sait que l'actuel directeur de Radio-Rennes, le Vannetais Le Cunff, malgré son plus grand désir de régionalisation, ne peut rien changer aux programmes sans l'autorisation de Paris. Quant à Charles Le Gall, organisateur des émissions en langue bretonne, dont on sait le dévouement, sa tâche est encore plus malaisée, étant donné le peu de temps dont il dispose à la Radio, et la surveillance tatillonne des Autorités à son endroit. On se rappelle qu'il a déjà été l'objet de sanctions pour avoir laissé passer sur les ondes le célèbre chant " Emgann Montroulez ".

Tout cela montre la nécessité de se constituer en une Association qui ne s'imposera que pour autant qu'elle sera forte.

C'est pourquoi, inscrivez-vous à notre Association. La cotisation est de 5 F (timbres admis). C. C. P. Mme Omnès 2031.55 Rennes. Les économiquement faibles peuvent nous adresser une cotisation moindre.

SERVICE DE PLACEMENT. — Notre Association a créé un fichier qui est gratuitement à la disposition des compatriotes à la recherche d'un emploi en Bretagne et des industriels ayant besoin de personnel.

Ecrire à M. Omnès, Association des Auditeurs Bretons de l'O.R.T.F., Kergoantik, 18 bis, rue Duguay-Trouin, Saint-Brieuc (Côtes d'Amor).

✻

KEVREDIGEZH AR SKRIVAGNERIEN

Association des Ecrivains de Langue Bretonne.

Président : Jarl Priel.

Secrétaire : Ronan Huon, 2 venelle Poullbrikenn, Brest Saint-Marc (Nord-Finistère).

L'Association des Ecrivains de Langue Bretonne réunit les noms les plus importants de notre littérature. Le Président en est Jarl Priel, célèbre par ses nouvelles, romans et pièces de théâtre. En Ronan Huon, poète et auteur de nouvelles à la facture très moderne, l'Association a un secrétaire fort compétent.

Le but de l'Association est de défendre les intérêts matériels et moraux des écrivains de langue bretonne.

*

MENEZ KAMP

Si la *Kevredigezh Vreizhat a Sevenadurezh*, association qui gère MENEZ KAMP, ne fait pas partie de *Kuzul ar Brezhoneg*, il est bien évident que MENEZ KAMP met à la disposition du *Kuzul* un lieu idéal pour les réunions, stages, camps, « séminaires » et divers « symposiums » de ses organisations.

Situé au cœur des Menezioù Du, Menez Kamp est, au centre d'un magnifique domaine, un spacieux manoir que la compréhension patriotique de Madame de Saint Pierre a mis à la disposition de l'Association de Défense de la Culture. Restauré, aménagé par le travail volontaire de la Jeunesse Bretonne, du Mouvement Breton, Menez Kamp devient l'un des hauts-lieux de notre vie nationale — l'un des points de rencontre des mouvements minoritaires d'Europe Occidentale. Au milieu de ses futaies, Menez Kamp retentit encore des cris de la jeunesse, de l'interminable soif de vivre de notre monde celte. C'est le symbole de notre résurrection.

Pour travailler à Menez Kamp, pour prendre part à ses camps, pour offrir matériel et mobilier : Per DENEZ, Le Ris, Ploaré, Douarnenez.

Envois d'argent à : Mlle St GALL DE PONS, Keresperz, Louannec (Côtes-du-Nord) - C.C.P. 1855-92 Rennes.

On nous écrit...

■ SAINT-MALO : ASSOCIATION CULTURELLE BRETONNE.

« Ainsi que vous le savez j'ai réussi à mettre sur pied une Association culturelle dans la région malouine.

La première Assemblée Générale a eu lieu en public sous forme de conférence le mercredi 10 février 1965, à la Mairie de Paramé, sous la présidence d'honneur de C. Le Mercier d'Erme et la présidence effective de Monsieur Coudray, maire, devant plus de cinquante personnes.

Au cours de cette réunion, le Président de l'Association (moi-même) a exposé les buts de celle-ci et les raisons de son existence.

Il a souligné les lacunes qui existent en Bretagne du point de vue culturel et a précisé que l'Association Culturelle Bretonne " Louis-Tiercelin " avait pour but d'y remédier dans la région malouine.

M. Claude-Henri Galocher, directeur du Centre de Recherche et d'Action Culturelle " François-Duine " de Dol-de-Bretagne, retraça ensuite la vie et l'œuvre du poète hautement breton que fut Louis Tiercelin.

Après la réunion, de nombreuses inscriptions furent enregistrées, en particulier de jeunes, tandis que M. le Maire de Paramé nous assurait de son appui.

Vous le voyez notre Association démarre bien. Il s'agit maintenant de continuer. »

H. C., 26-2-65.

(L'adresse de l'Association est : 2, rue de la Herse, Saint-Malo. Nous recommandons vivement à nos amis de la région malouine d'y adhérer.)

■ ESPOIR MALGRE TOUT.

« ...Je viens de vous expédier un mandat de 20 F, regrettant de ne pouvoir vous aider davantage. En tout et pour tout, je ne perçois que 310 F par mois de pension — et, une fois payés les impôts, l'eau, l'électricité, il faut que je compte journellement ce que je peux dépenser, car je ne touche qu'une retraite proportionnelle, et ce n'est pas dans les camps de concentration ni dans les prisons qu'on s'enrichit... »

Je garde toujours bon espoir dans l'avenir de notre vieille Bretagne ; mais malheureusement, atteint d'un mal incurable, je ne pense pas pouvoir voir briller cette résurrection, à moins que le délai ne soit bref : chose impensable si l'on en juge d'après les foires municipales actuelles, où le principe fransquillon est à l'ordre du jour.

Par manque de finances, il arrive au journal " *L'Avenir* " et à la revue " *Ar Vro* " les mêmes difficultés qu'à notre vieux " *Breiz Atao* ", où il fallait se cotiser pour la parution du journal. Que c'est regrettable !

Recevez, Cher Compatriote, mes sentiments bretons les meilleurs et ayons toujours confiance dans un meilleur avenir pour notre vieille patrie. »

J. N., 5-3-65.

■ LE FEDERALISME DE MISTRAL.

« Par suite d'un accident bien involontaire, la citation de la lettre de Frédéric Mistral à Bonaparte-Wyse publiée à la suite du texte du Manifeste Fédéraliste de 1892 s'est trouvée tronquée.

Le texte manquant est le suivant, qui précise l'idée que Mistral se faisait de la représentation des régions au futur Conseil de l'Europe :

« *Si, au Conseil des Amphictyons Européens, la France « était représentée par 30, la Provence, le Midi qui forme le « tiers ou le quart de ces 30 unités, aurait donc 10 voix ou 7 « voix au chapitre... »*

Cette opinion est pourtant d'importance !

Avec mes remerciements pour une rectification éventuelle, croyez, Monsieur le rédacteur en chef, à mes sentiments les plus cordiaux. »

M. CARRIERES, 9-3-65.

Membre de l'Institut d'Etudes Occitanes.

■ IMPLIJ AR YEZH MAC'HOM EN OFERENN.

« Souezhet on bet ; enkrezet on bet, o welout an dister a heklever er c'helaouennerezh breizhek diwar-benn kemm ar yezh oferennañ.

Evidon, n'hellan mui selaou an oferenn nemet gant c'hwervoni ha kasoni ; gwadañ a ra va c'halon o klevout ar yezh milliget-se. Ha kompren don a ran ar Vrogarourien o deus bet troet kein da lidoù an Iliz. Kenderc'hel a ran mont d'an oferenn, dre heg, evit tri abeg ; ar boazamant er rez

izelañ, goude-se ar skouer da reiñ d'am bugale, ha d'ar par uhelañ, gourc'hemenn an Iliz. Hogen, en em c'houlenn a ran hag un dalvoudegezh bennak he deus selaou an oferenn er stad-se. D'am meno implij ar « yezh boutin », da lavarout eo ar yezh Mac'hom ur wech c'hoazh, en oferenn a zoug enni e-keñver koustiañs un dlead lezennel : lemel kuit ar gourc'hemenn da glevout an oferenn, forzh pegen spontus e hañval ar c'hinnig-mañ d'ur goustiañs katolik.

Rak mar deo ar bedenn tra an ene da gentañ-penn, n'hell ket bezañ sevenet ez reizh anez e kemerfe perzh enni personelezh an den penn-da-benn : spered, kalon, ene.

Hag e Breizh koulz hag e kement Pobl en he Stad gwasket, eo anat e rank an den gellout pediñ en e yezh evit gellout pediñ a wir galon. Implij ar galleg en ezhommoù pemdeziek evit ur brezhoneger a zo un dra ret : nebeut a zroug en implij-se evit ezhommoù izel : gounit ar vuhez, dirouestlañ paper-achou, hogen droukoc'h seul vuj ma saver er rez denel : kalon, ene. Un eur ar sizhun muioc'h pe nebeutoc'h a zo dister e-keñver amzer, hogen d'ar bersonelezh denel un eur studi a zo talvoudusoc'h eget ur eur bale pe marvailhañ, hag en Iliz da gentañ penn — daoust m'eo bet taolennet e lec'hioù zo emañ er c'hontrol o vont kuit eus an dachenn foran en abeg n'emañ ket mui implijet en ti. Anat eo ne dalvez ket mirout ez prevez ur yezh *forbannet* eus an dachenn foran, ha n'eo ket ar c'hontrol.

...Diaes gouzout pezh a zo da zont. Evit ar mare, ar c'hemm a zo graet war chouq ar bobloù paourañ ar bed-kozh, ha moarvat ar bed-holl. Petra a ziwano diwar-se ? Diouzh ur varn denel, an Iliz a glask tizhout engroez ar vicherourien 'n eur ankouaat ar bobloù reuzeudik. An arvar, d'am soñj, a zo bras : yenaat a raio ar bobloù bihan eus ar gredenn katolik ha frailhoù truezus a c'hellfe bezañ en dazont. Daoust hag hennezh eo pal ar Gloaregiezh : sachañ engroez ar bobloù mac'hom d'an Iliz, skarzhañ ar bobloù flastret ? Ar baradoz d'ar gwasker, an Ifern d'ar reuzeudig. Gwall sach evit ar Gatoliked kar-o-bro e Breizh evelato ! »

Yvon CRAFF, Meurzh 65.

■ POUR UN STATUT DES NATIONS.

« Sans doute avez-vous eu connaissance en son temps de la motion votée en juin dernier par le Congrès de l'U.F.C.E. à Regensburg, sur proposition de la délégation bretonne,

motion déclarant que les principes de " Pacem in Terris " constituent une base de départ appropriée pour l'établissement de cette Charte internationale des Minorités qu'attendent des millions d'Européens et à laquelle l'U.F.C.E. est prête à apporter sa contribution.

Le texte de cette motion avait été diffusé à Rome à tous les membres de la dernière session du Concile, et adressée spécialement au Pape Paul VI.

Vous trouverez ci-joint copie de la réponse qui a été faite au Secrétaire général de l'U.F.C.E. par le Cardinal Pizzardo. Vous pourrez noter le ton chaleureux de cette lettre qui reprend une partie des termes de la motion et en fait une application spéciale aux minorités d'Europe Occidentale.

Cette lettre a été communiquée à tous les évêques de France à qui a échu la charge de communautés ethniques minoritaires. »

P. LAURENT, 13-3-65.

Rome, 8 février 1965.

Monsieur le Secrétaire général,

Veuillez excuser le retard de cette réponse à votre aimable lettre du 22 octobre dernier, qui est arrivée trop lentement aux bureaux de la Sacrée Congrégation que nous avons l'honneur de diriger.

Nous vous félicitons pour la volonté, si noblement affirmée au dernier Congrès de l'Union Fédéraliste des Communautés Ethniques Européennes (U.F.C.E.), de revendiquer l'application des principes enseignés par le si vénéré et regretté Pape Jean XXIII dans son Encyclique Pacem in Terris, pour une réelle entente et amitié entre tous les peuples, sur les fondements immuables de la morale naturelle et de la Révélation Divine.

C'est de tout cœur que nous formulons les vœux les plus sincères pour que tous les hommes responsables reconnaissent, dans la législation ainsi que dans son application, les droits inaliénables des communautés ethniques minoritaires, à commencer par l'Europe Occidentale, afin que cessent sans délai, pour employer vos paroles, « les conflits et les souffrances de toutes espèces que continue à provoquer dans de nombreux pays l'absence d'un code internationalement reconnu des relations entre Etats et Communautés ethniques minoritaires ».

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de notre haute considération et de notre entier dévouement.

■ PENSEZ AUX JEUNES.

« ...J'ai particulièrement apprécié les n^{os} 28 et 29. Vous précisez que la thèse du D^r Bothorel, présentée dans le numéro 28, n'est qu'un extrait (ainsi que ce qui parut dans le numéro 24) ; je souhaite que vous puissiez nous la faire connaître en son entier car c'est véritablement un « monument ». « Coup de chapeau » également à Le Razavet pour son article (n^o 28).

D'autre part, j'espère que vous pourrez nous faire connaître d'autres patriotes qui luttèrent pour la Bretagne (dans la période difficile de la dernière guerre) afin qu'ils ne soient pas oubliés parce qu'inconnus de la génération « enfant » pendant la guerre (la mienne) et celles nées pendant et après la guerre... »

A. L., 27-3-65.

■ D'UN AMI KURDE.

« Veuillez trouver, ci-inclus, le chèque pour le renouvellement de mon abonnement.

Je saisis cette occasion pour exprimer à la rédaction d'Ar Vro ma profonde gratitude pour l'intérêt constant qu'elle porte à mon pays, le KURDISTAN... »

K. Bedir-Khan, 8-4-65.

KAMP AR VREZHONEGERIEN

Pao tred pe Merc'hed Yaouank

da ober war-dro bugale

Klask ra K. E. A. V. evezhourion gopraet evit ober war-dro ar vugale, 1-15 Eost.

Skriv. d' an Itr. de Bellaing, 28, rue 3 Frères Le-Goff, St-Brieuc

ROGER CASEMENT

D'AN deiz kentañ a viz Meurzh ez eo bet beziet relegoù Roger Casement e bered Glasnevin, e-lec'h ma 'z eus kement a vroadelourien o kousket o hun diwezhañ. E-pad pevar devezh e oant bet lakaet ez-arouezius-meurbet, en iliz Arbour Hill, sko ouzh al lec'h m'emañ douaret renerien all emsavadeg 1916. Obidoù broadel a zo bet graet da Casement, hag eno e oa ar gouarnamant, an arme iwerzhonat, ar republikaned — en o zouez c'hwezek prizoniad dieubet un nebeut devezhiou a-raok — hag ar bobl. Ur mor a bobl. Daoust ma oa yen-garv an amzer — unan eus devezhiou fallañ ar goañv — e oa tud, doujus hag anaoudek, war daouzek renkennad a-hed an hent. Bretoned a oa ivez en engroez, ha reizh e oa, peogwir e oant bet awenet gant Casement. Kant vloaz, war-bouez nebeut, goude e c'hanedigezh — ganet e oa d'ar c'hentañ a Wengolo 1864 e-kichen Dulenn — e oa deut Casement, hervez e bedenn diwezhañ a-raok mervel — « Ma varvan warc'hoazh », en doa skrivet, « va douarit en Iwerzhon » — da renoz en e vro.

E vro. Dezhi en doa Casement, den uhel, den brudet, roet pep tra, betek mervel eviti, ouzh las ar groug, en un toull-bac'h saoz, d'an 3 a viz Eost 1916. Pa sonas, en devezh-se, kloc'h an anaon, e oa, er straed, a-dal da brizon Pentonville, Iwerzhoniz war o daoulin o pediñ, met ivez Londoniz o c'hoarzhin hag oc'h ober goap hag o stlakañ o daouarn : rak, tra ma oa fuzuilhet renerien all emsavadeg 1916, Casement a oa bet roet dezhañ an lodenn galetañ, marv mezhus an treitour ha bez kumun ar vuntrerien.

Casement a oa bet klasket, e pep doare, didalvoudekaat e oberenn. Rak ne oa ket Sir Roger Casement « forzh piv ». Displegañ a ran va soñj : peurliesañ ne vez anavezet tud an emsaviou broadel bihan nemet e diabarzh an emsaviou-se pe emsaviou damheñvel : n'o deus ket bet tro, dre ma oant kemeret a-grenn gant ar stourm evit o bro, d'en em ouestlañ da gefridiou anavezetoc'h gant an holl, d'an imbourc'herezh skiantel, da skouer, pe d'an enklaskoù gouiziek, pe d'ar c'hoari politikel, pe d'ar medisinezeh, pe me oar. N'int ket

bet ar seurt tud a vez gwelet o anvioù er c'hazetennoù — nemet pa vezont degaset dirak al lez-varn. Aberzet o deus o galloudoù spered, korf hag ene d'an emgann evit o fobl, hag a zo bet alies, dre ret, un emgann-diskar koulz hag un emgann-sevel — un emgann da ziskar framm an enebour a-benn sevel ar framm broadel. Gant-se, er-maez eus o emsaviou, e oant « tud a netra », aes droukprezeg diwar o fenn. Piv a anaveze Connolly, gwashoc'h c'hoazh Padraig Pearse, Tom Clarke ? Ur sindikalour bihan, ur c'helenner bihan, ur marc'hadour-butun bihan ! Evit Casement, ne oa ket heñvel tamm ebet. Un den brudet e oa Casement. Graet en doa, dre garantez ouzh an denelezh, labourioù pouezus ha dañjerus, ha savet evit ar gouarnamant saoz danevelloù a oa bet anavezet gant ar bed a-bezh : enklasket en doa diwar-benn sklavelezh hag heskinerezh ar re zu er C'hongo, enklasket en doa diwar-benn sklavelezh hag heskinerezh an Indianed er Putumayo. Diskuliet en doa oberoù spontus Belgiz er C'hongo, hag oberoù spontus ar Spagnoled en Amerika ar Su. Lakaet en doa e vuhez en arvar evit sevel an danevelloù-se, ha kollet en doa e yec'hed. Roet e oa bet dezhañ, e trugarez, ar varc'hegiezh. Anavezet e oa eta Casement, en ul lodenn vras eus ar bed, evit e garantez dispont ouzh an denelezh, evit e reizhder divarc'had, evit e gadarned sioul. Anavezet e oa, ha doujet, gant ur bern Saozon brudet. E-keñver barn-ar-bed, ar prizoniad dañjerus, evit ar Saozon, ne oa ket Connolly, ne oa ket Pearse, ne oa ket MacDermott : bez e oa Sir Roger Casement.

Hag en emsav iwerzhonat ivez e oa bet labour Casement, hag eñ berr, ken skedus-all, ken heverk-all da evezh an dud. E 1913 e oa e-touez ar re a save an *Irish Volunteers*, arme a-youl-vat Iwerzhon. E miz Gouhere 1914, evel teñzorier ar *Volunteers*, ez ae d'an Amerika da gestal arc'hant evit Iwerzhon dieub. E miz Here ez embanne ul lizher Digor d'ar Bobl Iwerzhonat, o lavarout da Iwerzhoniz chom hep emouestlañ en arme saoz, ha, ma oa ret ober brezel, ober brezel evit o bro. En hevelep miz, ez ae Casement d'an Alamagn. D'ar 27 a viz Kerzu, e sine, evel « dileuriad iwerzhonat », un emglev gant ar gouarnamant alaman : krouet e vefe en Alamagn ur Vrigadenn Iwerzhonat hag anavezet gant an Alamagn ur gouarnamant Iwerzhonat dieub. D'an 21 a viz Ebrel 1916 e tilestre Casement diouzh ul lestr-spluj alaman e Bae Tralee. Gantañ e oa komandant ar Vrigadenn, ar C'habiten Robert Monteith, hag ur serjañt eus

ar Vrigadenn, Beverley lesanvet Bailey. D' e heul e teue ur vag karget gant armoù, an *Aud*. Tapet e oa Casement da vintin e zilestradeg, kaset da London, barnet d' ar marv, ha krouget e miz Eost. Douaret e oa e-barzh raz bev e porzh an toull-bac'h.

Gouzout a reer bremañ peseurt diaesterioù a gavas Casement en Alamagn : an diaesterioù kustum pa 'z a ur vro vihan da c'houlenn skoazell gant ur vro vras. Tud zo e skoazellas dre garantez wir ouzh Keltia : evel Kuno Meyer ; tud all e skoazellas evit mad an Alamagn ; tud all a voe erfin a-enep krenn dezhañ, tostoc'h ma oant dre ar spered ouzh o enebourien eget ouzh an dud gwasket gant o enebourien. Ouzhpenn-se, bez e oa Casement, hag eñ klañv-bras, o vervel. Met kement-se ne oa ket gouezet d' an ampoent. Bez e oa Casement dileuriad Iwerzhon vroadel gant unan eus ar galloudoù bras. Ha brudet ha doujet evel ma oa, e c'helle oberoù Casement kaout levezon war Iwerzhon koulz ha war Amerika.

Ret eo lavarout na voe lezet gant Casement, en e brosez, chañs ebet da saveteiñ e vuhez. Aozet-dispar e voe an traoù. An Attorney-General, F. E. Smith e anv, diwezhatoc'h Lord Birkenhead, unan eus enebourien bolitikel gwashañ Casement, en em anvas e-unan da damaller-stad evit ar prosez : ar pezh a zo war un dro souezhus hag arouezius. Ar barner a oa un den anvet Rufus Isaacs, a oa bet F. E. Smith « Counsel » dezhañ en ur prosez bras da heul skandaloù Marconi. Hag ar poliser oc'h enklask a oa Basil Thomson, d' an ampoent rener ar C. I. D., un enebour touet da vroadelourien Iwerzhon. En diwezh, dre berzh iriennoù e enebourien, e voe diaes kavout difennourien evit Casement : ar penndifennour, ar Sergeant Sullivan, a reas fall a-walc'h e labour ; ne zibabas ket ul linenn vat evit an difenn — an hini a oa bet kinniget gant Bernard Shaw, da skouer —, lezel a reas ar barner da droc'hañ e gomz outañ hag a-benn an diwezh e tavas, divi, faezhet, hep bezañ gouest da echuiñ e brezegenn.

Evel pa ne vije ket bet a-walc'h kement-se, e voe distroet kalz eus e vignoned diouzh Casement dre lakaat da redek, a-zevri-kaer, ar brud e oa heñvelreizh. Ha n' eo ket an dra-se hepken : met ivez ar brud en doa skrivet deizlevrioù mezhus o tisplegañ en un doare klañvidik oberioù eus an euzhusañ. Da brouenn e oa degaset luc'hskeudennoù eus pajennadoù diwar dorn Casement, pe a hañvale bezañ diwar e zorn, hag « eilskridoù » skriverezet eus lodennoù hir eus an deizlevrioù.

Diskouezet e voe kement-se da Roue Bro-Saoz, da Brezidant ar Stadoù-Unanet, da gazetennerien a-bouez, da eskibien hag arc'heskibien Breizh-Veur, da vinistred ar gouarnamant saoz, d' an holl re o dije gallet saveteiñ e vuhez. Kinniget e voe zoken kement-se d' an difennourien, oc'h aliañ anezho d' e lakaat da dremen da zen foll !

Basil Thomson a voe unan eus ar re washañ evit strewiñ ar brudoù-se — Basil Thomson hag a voe, diwezhatoc'h, harzet en Hyde Park pa oa oc'h ober traoù a-enep-lezenn. Hag unan eus an dud implijet gantañ a voe ar barzh Alfred Noyes. Un den onest e oa Alfred Noyes, klevout a reas galvadenn W. B. Yeats o c'houlenn justis evit Casement, ha gouestlañ a reas bloavezhioù eus e vuhez da zizober an droug a oa bet lakaet da ober. Eñ en deus embannet ar studiadenn glokañ diwar-benn afer an deizlevrioù, hag a zo bet nac'het atav gant an ofisialidi saoz o diskouez da arbennegourien neptu. Prouet en deus Alfred Noyes en doa Basil Thomson pevar doare disheñvel-krenn da zisplegañ penaos e oa bet kavet an deizlevrioù. Prouet en deus ivez e oa bet diskouezet d' an dud a glasked levezonañ traoù disheñvel-mik, o vont eus an nebeut follennoù rollet diskouezet da v-Ben Allen, kazetenner amerikan, betek an teir mell levrenn diskouezet da Singleton-Gates, skrivagner saoz. Prouet en deus c'hoazh ne denne an deiziadurioù nemet d' ar mareoù ma oa bet Casement oc'h enklask er C'hongo hag er Putumayo, da lavarout eo d' ar mareoù m' en doa ar gouarnamant saoz evito deizlevrioù ha danevelloù ha paperioù diwar dorn Casement, kement-se savet gantañ e-unan evit ar servijoù diplomatel saoz. Ar goulakadur eo neuze ez eus bet forchet, diwar skridoù savet pe dastumet gant Casement, war ziazez deiziadurioù gwirion, ar skridoù divalav-se a zlee servijout d' e zistrujañ e doujañs e genvroiz hag e vignoned saoz. Andon pennañ ar falsadurioù a vije deizlevr un den anvet Armando Normand, unan eus gwaskerien an Indianed, un den ken euzhus istor e vuhez m' en doa nac'het Casement lezel sekretour ebet d' ober an droidigezh anezhañ, pe zoken da skriverezañ anezhi. « Deizlevrioù Casement » a zo bet lavaret ur wech e oant bet distrujet. Ne seblant ket bezañ gwir. Met, ma 'z int bet diskouezet da veur a zen evit ober droug da g-Casement, atav int bet berzet ouzh an dud a vicher, evel m' eo bet difennet ouzh Ben Allen mont da ziskouez da g-Casement, en e doull-bac'h, ar follennoù en doa bet. Doare-ober ar gargidi saoz a ziskouez anat ez eus aze un dra bennak divalav da guzhat.

War un dro gant relegoù Casement e vije bet dleet reiñ da c'houarnamant Iwerzhon an holl skridoù chomet war-lerc'h Casement. N'eo ket bet graet. Met pobl Iwerzhon n'he deus ket gortozet un danevell-studi a-berzh arbennegourien war ar skritur ha war ar falsadurioù evit diskouez peseurt doujañs he doa evit an den-meur. « *Pediñ evitañ ?* » a lavare e gofesour. « *Kentoc'h e tlefed pediñ anezhañ : ur Sant e oa* ».

Hag, e gwir, e relegoù paour, douaret hep tamm archeñ, en ul liñsel gros, hag anavezet hepken en abeg d'e vent uhel, e relegoù paour a voe degemeret evel re ur sant.

Goude hanter-kant vloaz e oa deut Casement en-dro d'ar gêr.

P. D.

Notre cliché ci-contre :

Cérémonie du centenaire de la naissance de Roger Casement, dernière cérémonie avant le retour des cendres.

En présence de personnalités nationales et internationales, députés, sénateurs, conseillers généraux, représentants de la Ligue Gaélique, de l'I.R.A., des sociétés d'Irlandais d'Amérique ; en présence de délégués africains et asiatiques, prirent place sur la tribune d'honneur (de gauche à droite sur notre photo) et s'adressèrent à la foule :

SEAMUS CLARKE, Président du Comité Casement ;
 ALF MURRAY, Président de l'Association des Sports Gaéliques,
 la puissante G. A. A. ;
 St. Van VELTHOVEN, du Mouvement Flamand ;
 Don SIGERSON PIATT, Ecrivain irlandais dont le grand-père fut
 l'ami intime de Casement ;
 YANN GOULET, du Parti National Breton.



(Cliché Irish News Ltd)

Le Félon

La mer en s'en allant
M'a laissé sur le sable.
Par devant moi, la nuit,
Le vent,
Et les trous noirs des fusils.
Je suis le grand félon porté par les flots gris.

Je n'aurai ni mon heure, ni mon jour.
J'ai choisi de tomber comme un chien qu'on abat.
Mon corps dans les orties, les ronces et sous les mouches.
Après, un tas de sable jaune, avec une croix de bois sans nom.
Il n'y aura pas de fleurs, jamais.
Et ma mère ne viendra pas.

Mes pieds nus sur le sable froid
Comme le ciment qui m'attend, derrière la grille,
Où de mes plaies tombera goutte à goutte
Mon sang,
Quand je lirai ma joie
Dans l'aube rouge de mes yeux clos.

Seul, face au fer, j'ai lancé mon cri d'homme traqué.
Bête acculée.
J'ai des frères : ils ont chanté pour ne pas m'entendre
Et mis leur tête entre leurs mains.

Cherchez dans les taillis avec vos lanternes,
Battez les branches de vos fusils,
Tirez !
D'autres viendront, portés par les flots gris,
Et mettront leurs pieds nus sur le sable
Pour tomber eux aussi.

Tout est fini.
Mon corps est allé à la terre.
On se donnera bien du mal pour en retrouver les débris,
Dans des tamis,
Plus tard, quand on viendra le chercher avec des drapeaux
Et des fanfares.
La gloire !

BRYTHON.

(Ce poème, à la mémoire de CASEMENT, a été
publié dans " Breiz Atao " le 12 mai 1935.)

Jakez DUCAMP

HERVÉ DELAPORTE

UNE fois encore, le Mouvement breton est en deuil. Le 12 décembre 1964, en la fête de Saint Corentin, le Docteur Hervé Delaporte s'est éteint à Châteauneuf-du-Faou. Il est parti doucement, discrètement comme il avait vécu, sans voir se réaliser le rêve de sa vie : la Résurrection de la Bretagne qu'il aimait passionnément.

Né à Châteaulin en 1909, Hervé Delaporte grandit dans une atmosphère familiale qui, si elle n'était pas nationaliste, devait cependant le marquer profondément et préparer son évolution ultérieure. Son père s'intéressait aux langues celtiques qu'il avait étudiées à Paris. Il affectionnait l'Histoire de Bretagne dont il lisait les grandes pages à ses enfants. Les chants populaires bretons le passionnaient et il aimait réciter ou chanter des extraits du " Barzaz Breiz ". Hervé Delaporte fut mis ainsi, dès son jeune âge, en contact avec la Bretagne, la vraie.

Quand il entra au Collège Saint-Yves de Quimper, son frère Raymond, qui l'y avait précédé, l'introduisit dans le cercle des bretonnants qui étudiaient la langue bretonne sous la direction de l'abbé Brinquin. Hervé Delaporte y acquit une solide connaissance de notre langue nationale, ce qui devait lui permettre plus tard d'en faire la langue de son foyer. Ses deux enfants sont d'excellents bretonnants.

En 1927, Raymond Delaporte assiste, sur les conseils de son père, au " Congrès de Rosporden " et adhère au Parti Autonomiste... sans se douter qu'il sera un jour le chef du P. N. B. Dès lors l'Idée bretonne pénètre plus intensément dans la famille. On ne se contente plus d'admirer la Bretagne et de la chanter, mais on songe à travailler pour elle.

Vers 1930, Raymond et Hervé Delaporte sont étudiants à Angers. Les Bretons y sont nombreux et, comme toujours, loin de la Patrie et en contact avec les étrangers, ils prennent plus nettement conscience de leur nationalité et se regroupent dans une association : " La Nation de Bretagne ". L'atmosphère bretonne y est excellente. C'est pour les frères

Delaporte l'occasion d'agir. Ils fondent parmi les étudiants bretons d'Angers une section du " Parti Autonomiste Breton " qui devient bientôt florissante. Les militants de la section ne se contentent pas de toucher le milieu étudiant. Ils parcourent la région de Trélazé, prennent contact avec les habitants à qui ils parlent en breton. La vente de *Breiz Atao* est organisée et l'on vendra parfois jusqu'à cent exemplaires du journal en une après-midi de prospection. Beaucoup des militants actifs qui se dépensèrent alors avec R. et H. Delaporte sont encore aujourd'hui sur la brèche.

Chaque semaine, la section d'Angers organise des réunions de formation et d'information qui connaissent une grosse affluence. Nombreux sont les étudiants bretons qui ont découvert la Bretagne à Angers ! Le moyen facile d'ouvrir les yeux de nos compatriotes était d'inviter des non-Bretons à une réunion contradictoire. Les « invités » sortaient en général de telles inepties sur la Bretagne et les Bretons, que les étudiants bretons réagissaient le plus souvent en adhérant au Parti, ou tout au moins en devenant sympathisants.

A Angers, Hervé Delaporte fait la connaissance d'Yves Le Diberder, neveu de Monseigneur Duparc, qui tenait une librairie en ville et dont l'influence contribue à affermir ses convictions bretonnes.

Étudiant en médecine à Rennes, H. Delaporte collabore aux activités de la section locale du Parti et se lance dans la caricature politique et le dessin, sous le pseudonyme d'Hervé Kerhor. Jusqu'à la guerre, cependant, son activité semble en sommeil. D'aucuns s'interrogent sur cette discrétion subite. Peu savent les raisons profondes de cet effacement, et il est encore trop tôt pour les révéler. Tout ce qu'on peut dire c'est que les années d'avant-guerre ne furent pas pour lui de tout repos et que, plus d'une fois, ses nerfs d'acier furent mis à l'épreuve.

La seule manifestation publique de sa vie de militant fut, à cette époque, la création au printemps de 1938 de *War-du ar Pal*. Cette " Revue d'Etudes Bretonne " trimestrielle, dont le trésorier était Ange Noury, ne parut que trois fois. Le dernier numéro — printemps 1939 — annonçait pour l'été suivant une réunion des amis de la revue. Hélas ! la guerre survint et la publication disparut.

War-du ar Pal n'eut pas le temps d'exercer une influence profonde en Bretagne ; mais ses débuts étaient prometteurs.

On relit encore avec intérêt les articles qui parurent sous les signatures de Yann Goulet, Yeun Ar Go, P. Gaignet, Le Bihan, Louis Le Du, Youenn Drezen, Roperzh Er Mason, etc. La revue était magnifiquement présentée — H. Delaporte aimait le beau. La matière n'y manquait pas : 75 pages dans le premier numéro, 100 dans le second, et une cinquantaine dans le troisième qui vit le jour avec difficultés par suite des événements internationaux.

Le rayonnement de *War-du ar Pal* eût pu être considérable, car sa rédaction était très soignée et sa documentation abondante. Un an après sa création, des points de vente étaient établis à Brest, Châteaulin, Fougères, Nantes, Pont-Croix, Rennes, Quimper, Saint-Pol-de-Léon et Paris.

Si la guerre met fin à la carrière de la revue, elle expédie son Directeur parmi les « malgré-nous » bretons qui partent pour le front français. C'est la rage au cœur qu'Hervé Delaporte doit revêtir un uniforme qu'il... n'affectionne pas particulièrement ; c'est le moins que l'on puisse dire !... Mais, enfin, il est médecin, et c'est en cette qualité qu'il « fera la guerre ».

Été 1940. Rien ne va plus chez les voisins. La guerre se termine pour la France par un désastre. H. Delaporte est démobilisé et rentre en Bretagne. Les militants bretons, rescapés de la bataille... ou de la prison, se regroupent et le " Parti National Breton " reprend vie. H. Delaporte est Chef de Canton à Châteauneuf-du-Faou, tandis que son frère Raymond prend bientôt la direction du Parti. Quand Yann Ar Beg abandonne ses fonctions de Chef Départemental pour le Finistère, Hervé lui succède. Il conservera ce poste jusqu'en 1944, dans des conditions particulièrement difficiles et sera toujours un chef adroit, prudent et clairvoyant.

Arrêté en octobre 1944, H. Delaporte passe d'abord dix jours à Châteaulin puis est transféré à l'école Saint-Charles de Kerfeunteun, transformée en prison, où il restera jusqu'en juillet 1945. On lira un peu plus loin le témoignage qu'a bien voulu me confier Yann Camus sur ces mois d'emprisonnement. Parmi ses compagnons de misère, H. Delaporte demeure le Chef, gardant toujours son imperturbable sang-froid. Pour occuper ses loisirs forcés il exerce de nouveau son talent de caricaturiste et conservera ainsi les silhouettes de ses camarades de captivité. Des années plus tard il les rassemblera en un magnifique volume qu'il intitulera " *Chas Breizh el lagenn* ".

Jugé à Quimper, on lui reproche notamment « de parler breton chez lui » ! Il est condamné à l'indignité nationale à vie et à l'interdiction de séjour dans toute la Bretagne et les départements limitrophes. C'est alors l'exil. H. Delaporte va à Paris où il retrouve d'autres exilés et suit des cours de perfectionnement en médecine.

A la suite de longues et pénibles démarches, il est enfin autorisé à rentrer en Bretagne.

De retour à Châteauneuf, H. Delaporte reprend ses activités professionnelles, mais ne se désintéresse pas pour autant des affaires bretonnes. Ses frères sont en exil. Beaucoup de militants bretons sont encore emprisonnés ; d'autres ont été fusillés. La Bretagne semble se replier sur elle-même.

Mais bientôt le réveil s'opère. *An Avel* a vu le jour à Saint-Brieuc. Son courageux fondateur est plein de confiance et m'écrit à l'époque : « *An Avel* n'est actuellement qu'un zéphyr, mais il pourrait bien se transformer un jour en vent violent ». Rapidement, la revue prend de l'assurance et s'intitule *Avel an Trec'h*. Mais son existence sera de courte durée. Martray se lance alors dans l'arène avec son *Peuple Breton*. Une réunion a lieu à Nantes. Hervé Delaporte s'y rend et revient très optimiste. Mais il lui faudra bientôt déchanter. En 1949, le Mouvement est encore dans l'impasse et l'on sent le découragement s'emparer des militants.

Hervé Delaporte suit tous ces événements avec une extrême attention. Il réfléchit, échafaude des plans, prend des contacts, essuie des échecs sans jamais s'avouer vaincu. Nous fûmes, Ange Noury et moi, les seuls témoins peut-être de son acharnement obstiné et toujours discret à chercher une solution à la crise du Mouvement. Un soir d'automne 1949, nous roulions ensemble dans la Montagne et je lui suggérai de provoquer un démarrage de l'Emsav en rassemblant un certain nombre d'Anciens en une sorte de Congrès. « Impossible », me répliqua-t-il immédiatement. Et il me fournit ses raisons : le nom de « Delaporte » était « brûlé », « on » n'accepterait jamais que ce nom soit de nouveau associé à un Mouvement ; les « Jeunes » ne le suivraient pas, car ils estimaient que les « Anciens » étaient dépassés ; enfin, il ne s'en sentait pas capable. J'avais prévu ces arguments et je lui formulai les miens : il était le frère de Raymond Delaporte, le frère de celui qui, aux yeux des militants, restait président du Parti et, à cet égard, il avait des devoirs ; il n'était pas

question qu'il montât sur les planches : des « Jeunes » pouvaient le faire. Mais il pouvait, par sa personnalité et son expérience, assurer la continuité dans le Mouvement. Cette continuité, je l'estimais indispensable. Rien n'est plus dange-reux que ces perpétuelles « expériences » que l'on renouvelle constamment au mépris des expériences passées. Nous discutâmes longuement et il se rangea à mon avis. Au mois de novembre (ou décembre) 1949, une bonne douzaine d'« Anciens » se réunissaient à Morlaix. Assemblée enthousiaste. L'un des « congressistes », fonçant sur Morlaix au volant de sa Traction avant neuve, ne cessait de répéter : « Ça me rajeunit de vingt ans ! » La décision principale prise à cette réunion fut la création d'un bulletin qui serait adressé à tous les « Anciens » pour rétablir le lien et préparer un nouveau départ. Douze numéros devaient paraître annuellement, chacun étant payé par l'un des « Congressistes ». Je crois que le premier numéro devait être pris en charge par Ange Noury.

Les mois passèrent, mais le bulletin ne vit pas le jour. H. Delaporte provoqua alors une nouvelle réunion à Quimper, en mai 1950, je crois. Mais ses efforts devaient demeurer vains. Peut-être avais-je eu tort en l'encourageant dans cette entreprise. En tout cas, il fallait la tenter et il l'avait acceptée courageusement. Il avait déjà commencé à rédiger des articles, pris des contacts à Rennes et ailleurs, tandis qu'Ange Noury, Ange le fidèle, se rendait à Paris pour chercher des appuis près des Bretons émigrés.

En fin de compte, ce fut un échec. Nous sûmes rapidement ce qui l'avait provoqué et Hervé Delaporte en fut profondément affecté. Je garde pour l'avenir les précisions qui illustrent peut-être un jour la « petite histoire ».

Deux ou trois années passèrent sans qu'il fût possible à notre ami de renouveler sa tentative. Il caressait alors d'autres projets dont je ne puis parler ici. En 1953, si mes souvenirs sont exacts, je réussis à convaincre un ancien et illustre leader du Mouvement de rencontrer H. Delaporte en Bretagne et d'essayer ensemble de sortir de l'ornière. L'entrevue eut lieu à Châteauneuf. Hervé qui passait ses vacances à Ouessant et prévenu par téléphone — en pleine grève des P. T. T. — arriva « in extremis » au rendez-vous. Les deux hommes se mirent d'accord pour reprendre le projet qui avait échoué en 1949 et 1950. Une fois encore tout semblait devoir marcher, les questions matérielles et financières ayant été en partie

réglées au cours de cette soirée mémorable. Mais la malchance joua de nouveau. Le projet fut bel et bien torpillé dans des conditions qui ne méritent, certes, aucune publicité ! A quoi bon alimenter les querelles !

Dès lors, H. Delaporte n'insista plus. Il voulut voir dans ces échecs répétés le signe qu'il n'était pas l'homme de la situation. Pour ma part, je crois et je sais qu'il fut surtout victime de machinations et que ses efforts furent contrés par des hommes dont certains se disaient ses amis.

La création du M. O. B. fut pour lui un soulagement. Il était loin de partager la conception mobiste du combat pour la Bretagne et il s'inquiétait de la présence, à certains postes vitaux, d'hommes qui ne lui semblaient pas sûrs. Mais enfin, quelque chose existait, et il estimait que c'était mieux que rien. Il salua avec enthousiasme la naissance d'Ar Vro. « Enfin, disait-il, quelque chose à se mettre sous la dent ! »

Ses dernières années furent assombries par de rudes épreuves qu'il supporta avec sa vaillance coutumière. Mais, dès lors, il s'isola. En 1962, il ressentit les premiers symptômes du mal qui devait l'emporter. Opéré à Paris, il ne put reprendre ses occupations qu'au printemps 1963, après une longue convalescence au Maroc. En janvier 1964, nouvelle crise. Cependant, je le vis alors plein de confiance en l'avenir. Deux mois plus tard, il était de nouveau sur les routes, refusant de capituler devant la maladie. Mais dans la nuit du 12 décembre 1964, celle-ci le terrassait et Hervé Delaporte trouvait enfin la paix, après tant d'années de lutte au service de la Bretagne qu'il avait tant aimée.

En écrivant ces lignes, je revois avec émotion ce grand Breton qui m'honora de son amitié. C'était un homme brillant, extrêmement intelligent, au raisonnement froid et lucide, aux nerfs d'acier. Toujours maître de lui, il impressionnait par son calme imperturbable. D'un courage et d'une ténacité sans bornes, il eût affronté les pires dangers — et il eut l'occasion de le faire. Il n'était guère communicatif ; il écoutait plus qu'il ne parlait. Il aimait le silence et le mystère et détestait les bavards qui s'épuisent en vains discours. Prudent, il était lent à accorder son amitié, mais ensuite cette amitié était fidèle. Il n'avait rien d'un tribun et c'est sans enthousiasme qu'il dut

parfois prendre la parole en public, en qualité de Chef Départemental. Me rappelant un jour une réunion où il avait dû subir ce supplice, il m'avouait : « Ah ! mon pauvre ami ! Ce fut un vrai calvaire et je me suis bien juré de ne plus recommencer ! » Sa nature le disposait plutôt à agir dans l'ombre. Rares sont les hommes qui ont la trempe et le désintéressement requis pour jouer ce jeu. Mais Hervé Delaporte était de ceux-là.

Hervé Delaporte nous a quittés pour un monde meilleur, un monde de Justice et d'Amour où Dieu sait reconnaître les Siens. Mais son nom demeurera lié à l'histoire du Mouvement breton. Plus discrètement que d'autres, mais aussi efficacement, il a lutté pour sa Patrie, préférant l'ingrat jeu des coulisses aux feux de la rampe.

Et sa vie, ardente et fidèle, restera un exemple pour tous ceux qui croient et espèrent en l'avenir de la Bretagne.



POST-SCRIPTUM de Yann CAMUS

*E Sant Charlez 'z eus tud, hag a zo tapet lous
Abaoe mizioù zo, e kouskont war ar plouz !
Gisti Gallaoued !... h.a.*

Ce chant, aujourd'hui célèbre, et qui résume si pittoresquement notre vie de prisonniers à Saint-Charles, jaillit sur mes lèvres au moment d'écrire ces lignes. Son auteur eût été plus qualifié que moi pour évoquer la noble figure de celui qui nous a quittés. Mais en souvenir de ce grand Breton, de cet homme distingué, de ce chef que fut Hervé Delaporte dont tous les Patriotes ont appris la mort avec douleur, je voudrais faire revivre rapidement quelques moments vécus ensemble en captivité.

Le 12 octobre 1944, je fus moi-même arrêté à Telgruc par une vingtaine d'hommes armés qui me présentèrent un mandat du 2^e Bureau de Châteaulin. Conduit, sous bonne escorte et entouré de mitraillettes, à l'ancienne Feldgendarmerie de cette dernière ville, je fus mis en présence d'un certain capitaine B..., un parisien. J'appris rapidement qu'Hervé Delaporte venait de passer dans le même bureau deux jours auparavant, presque en même temps qu'Eugène Noury. L'un et l'autre avaient été dirigés sur Saint-Charles à Kerfeunteun.

Quant à moi, de 22 h. à 2 h. du matin, je fus « passé à tabac ». Sur un pied ou sur un autre, dans l'obligation absolue de me tenir les deux mains accrochées derrière le dos en passant un bras par-dessus une épaule et l'autre bras par-dessous l'autre épaule, je tournai comme une toupie pendant quatre heures devant un Conseil de guerre, sous les coups de grosses chaussures militaires et des chaussures plus fines de certaines dames. Tandis que mes mains enflaient démesurément sous les coups de matraque en caoutchouc plombée, un juteux de dernière heure me brisa la mâchoire. Nous nous sommes expliqués depuis !...

Après quatre jours de cellule sans pouvoir manger, je fus dirigé sur le Patronage Jeanne-d'Arc de Châteaulin, où je retrouvai Madame Hervé Delaporte et une quarantaine d'autres personnes. Dix jours plus tard, un grand camion vint nous prendre pour nous conduire à Quimper.

A notre arrivée à Saint-Charles, nous croyions tous être rapidement libérés. On ne pouvait tout de même pas nous faire un procès d'opinions ! Mais après les formalités d'entrée, la première personne que je rencontrai fut M. Thos, huissier à Châteaulin, qui, avec son sourire malicieux, me dit : « Mon pauvre Yann, tu n'es pas à la veille de sortir d'ici. De toute façon j'ai plaisir à te voir et tu viens grossir notre famille à Saint-Charles ». Aussitôt nous fûmes mis en cellule où je rencontrai un autre sonneur de biniou, Fanch Maze, qui, tout content, m'annonça : « J'ai attrapé trois mois secs parce que j'ai sonné du biniou pendant la guerre ! »

Ayant eu droit à une récréation de vingt minutes, vers 17 h., pour... le service d'hygiène, je rencontrai tous les camarades : sonneurs de biniou, professeurs, prêtres, avoués, pharmaciens, médecins dont Hervé Delaporte, en pantalon de cheval, reconnaissable tout de suite à sa grande et belle stature.

Tous les jours j'eus ensuite l'occasion d'échanger quelques mots avec Hervé, pendant ces vingt minutes de récréation.

Nous le recherchions tous : il était toujours réservé, peu bavard, mais confiant et consolateur. Sa présence était un réconfort.

Nous eûmes la chance d'être bientôt rassemblés à une quarantaine dans un grand dortoir. C'était évidemment bien plus agréable que la cellule. Cela dura trois semaines, pendant lesquelles Hervé et moi nous nous mîmes, lui à faire les caricatures de tous nos camarades, et moi des portraits au crayon rehaussés de pastel qu'un gardien m'avait acheté en ville... moyennant un bon pourboire. Nous fûmes ainsi constamment en contact. La compagnie d'Hervé était réconfortante et je garde un profond souvenir de ces heures vécues à ses côtés.

Hervé Delaporte avait conservé toutes ses caricatures et, bien plus tard, il devait en faire un recueil qui a certainement une grande valeur artistique. Comme beaucoup d'autres camarades, je garde précieusement ce volume dans ma bibliothèque en souvenir des souffrances que nous avons endurées pour la Bretagne, en souvenir aussi du Breton si pur, si droit, si pondéré, du camarade que les vieux militants, comme les jeunes, ne sont pas près d'oublier.



DINER " AR VRO "

Nous avons reçu les dons suivants pour AR VRO :

J. Y., 20 ; J. E., 20 ; A. P., 30 ; A. B., 5 ; J. G., 30 ; L. M., 7 ; Y. G., 100 ; J. G., 200 ; Y. G., 5 ; G., 20 ; B. F., 500 ; G. A., 100 ; R. T., 20 ; G. M., 20. — En tout : 1.077 F.

Merci de tout cœur à nos généreux amis. Trugarez a wir galon !

Nous lançons un appel à tous ceux qui peuvent nous aider. Leur contribution nous permettra de développer AR VRO. Bennozh Doue !

« La région est indubitablement une des nombreuses unités que la force des choses, plus encore que la libre volonté des hommes, constituées dans les divers Etats. Elle a donc sa valeur qui doit être conservée et autant qu'il est possible accrue. La région signifie, en effet, une certaine homogénéité de sang, parce que les populations ont coutume de former leurs familles surtout aux lieux où elles vivent habituellement. Et puisque l'homme hérite par ce qu'il a de matériel, tout un complexe d'inclinations que l'âme pourra librement transformer, mais qui toutefois, demeurent stables sous bien des aspects, il en résulte que les vertus des ancêtres revivent en vous, c'est-à-dire dans vos inclinations particulières. Si elles sont plus facilement dominées, supposons par l'esprit, on peut affirmer que vos pères ont eu la puissance de créer en vous une inclination favorable à la probité, à l'honnêteté des mœurs, à l'amour du travail.

Mais il y a dans la région tout un ensemble de valeurs strictement personnelles et ce sont les gloires du peuple, gloires militaires, gloires littéraires, gloires scientifiques, gloires artistiques. Il y a aussi des grâces particulières qui lui ont été accordées par Dieu : grâces de salut, de sanctification, d'apostolat...

...Que vous ayez une juste fierté d'appartenir à votre région, que vous rappeliez avec complaisance vos gloires et vos souvenirs, que vous cultiviez avec modestie et ténacité vos vertus traditionnelles, que vous vous mainteniez dans une noble émulation avec les autres régions dans le but d'arriver seuls ou, si ce n'est pas possible, les premiers à certains objectifs, que vous vous sentiez des Marches même en vivant à Rome, c'est la chose qui Nous fait vous adresser Notre premier mot qui est un mot de satisfaction affectueusement paternelle...

On rencontre parfois aujourd'hui des citoyens pris d'une sorte de crainte de se montrer particulièrement dévoués à leur patrie. Comme si l'amour envers son pays pouvait signifier nécessairement le mépris envers les autres pays, comme si le désir naturel de voir sa patrie belle, prospère à l'intérieur, estimée et respectée à l'étranger, devait être inévitablement une cause d'aversion à l'égard des autres peuples. Il en est même qui évitent de prononcer jusqu'au mot de « patrie » et essaient de le remplacer par d'autres noms plus adaptés, croit-on, à notre temps... »

PIE XII, allocution à la colonie des Marches,
à Rome le 23 mars 1958.

SKOURR BREIZH

(Niv. 11)

Bodadeg-vloaz Skourr Breizh ar C'hendalc'h Keltiek a zo bet dalc'het e Gwengamp d'an 8 a viz Meurzh, e ti an deñzoriez. Un degemer kalonek a zo bet graet d'ar gendalc'hidi gant an dimezell Keilhe.

Ur prantad nevez en istor ar Skourr a zigore ar vodadeg-se, peogwir eo bet diskleriet ar Skourr hervez lezenn d'ar 24 a viz Meurzh 1964 (J. O. 4 Ebrel). Evit abegoù a labour eo bet diskleriet ar gevredigezh : pa oa bet graet Kendalc'h Landreger, e oa Kuzul ar Brezhoneg en doa ranket bezañ, ez ofisiel, e kiriegezh pep tra, dre na oa ket diskleriet ar Skourr hervez lezenn. Gant se e vo aesoc'h d'ar Skourr aozañ kendalc'hoù en amzer da zont.

An Dimezell Keilhe, an deñzoriez, he deus roet da anaout ar c'hontoù : enkefiadurioù ar bloavezh 1964 : 701 lur ; ezkefiadurioù 394,14 lur. Chom a rae 306,86 lur er c'hef da zibenn miz Kerzu.

Mouezhiadegoù a zo bet e-pad ar vodadeg, hag anvet ur c'huzul ennañ 6 den : an Itron de Bellaing, an Dimezell Keilhe, an Ao. Floc'h, an Ao. Dubourg, Yann Talbot ha Per Denez. E-touez ar re-se ez eus bet anvet ur rener (Per Denez), un deñzoriez (Janed Keilhe) hag ur sekretour (Yann Talbot). En abeg d'e servij-soudard, ne c'hellfe Yann Talbot, avat, chom da sekretour nemet betek dibenn Kendalc'h Glaschu. Gouestlet en deus koulskoude labourat evit sikour prientiñ ar C'hendalc'h-se.

Komzet ez eus bet goude eus Kendalc'h Glaschu. Ar re o deus c'hoant da vont a zo pedet da lakaat o anv a-raok fin miz Ebrel. C'hwec'h den a zo dija enskrivet ha Bagad Bleimor a zo e soñj mont. Hervez ar pezh a zo bet embannet e niv. 29 AR VRO, e vo ar C'hendalc'h e Glasgow eus al Lun 16 betek ar Gwener 20 a viz Eost. Degemeret e vo an dud e Wolfson Hall, e-lec'h m'o devo boued, lojeiz evit nebeutoc'h eget 10 lur sterling. Ar pourmenadennoù a zo e-barzh ar priz-se. Ar

veaj, dre an hent marc'hadmatañ, da lavarout eo dre dren ha bag, a goust war-dro 250,00 mont-dont eus Pariz. Met peogwir ez eo evit mont d'ur C'hendalc'h e vo war-se un distaol 20 %. Evel just, ne vo ket *ret* d'ar Vretoned tremen dre Bariz : bez e c'heller loc'hañ eus Cherbourg pe eus Sant-Malo. Ar priz a vo heñvel, war-bouez nebeut. Dre garr-nij, eus Pariz, ar priz a vo etre 450,00 ha 320,00 lur, hervez eurioù ha deizioù ar veaj. Eus Breizh e vo war-dro 400,00 lur, mont-dont.

Ne vo ket tu da gavout un doare marc'hadmatoc'h da veajiñ eget priz izelañ an tren. Met tu a vo evit ar yaouankizoù da vevañ marc'hadmat du-hont. Emañ Yann Talbot o vont da dremen ur pennad-amzer, e-pad vakañsoù Pask, e Bro-Skos, hag eno e kempennno an traoù.

Ar re a fell dezho mont d'ar C'hendalc'h, pe da nebeutañ bezañ kelaouet diwar-benn ar C'hendalc'h, a zo pedet :

1) da gemer ur gartenn-ezel (10,00 lur : J. Queillé, 47, rue Notre-Dame, Guingamp. C. C. P. 1730-04 Rennes) ;

2) da skrivañ da Yann Talbot ha da gas dezhañ o anv ha chomlec'h (Yann Talbot, professeur, 12, rue du Colonel Roger-Barbé, Lannion). Yann Talbot a gaso dezho kelc'h-lizheroù e koulz mat.

Goulenn a reomp start digant ar re a zo e soñj mont kas o anv e koulz : rak *ret* eo da Skosiz bezañ kelaouet a-benn bezañ gouest da aozañ o c'hendalc'h ha da embann o rolloù-labour. Skrivañ evit kement a sell ouzh Kendalc'h Glaschu da Yann Talbot.

LIBRAIRIE CELTIQUE
108 bis, rue de Rennes
Paris VI^e

LIVRES ANCIENS ET MODERNES
(Celtisme, Bretagne, Vendée)
Envoi du catalogue sur demande

NOUS AVONS LU POUR VOUS :

Pierre TREPOS. — " Le Catholicon de Jehan Lagadeuc ". — Emgleo Breiz 1965.

M. Pierre Trépos vient de publier, dans les *Annales de Bretagne*, LXXI, 1964, fasc. 4, une étude sur le " Catholicon de Jehan Lagadeuc ". Nous aimerions d'ailleurs que M. Trépos ne s'en tienne pas là et qu'il nous donne une édition critique du texte.

Rompu aux méthodes scientifiques, méfiant des grandes et fumeuses théories, M. Pierre Trépos tente de faire jouer à la Section de Celtique de l'Université de Rennes le rôle qui lui échoit. Il a réalisé, avec ses étudiants, des travaux importants — telle cette enquête sur le vocabulaire breton de la ferme. Sa rigueur d'érudit nous donne aujourd'hui une introduction excellente à l'étude du " Catholicon ". N'est-il pas attristant de penser que ce texte si important n'ait été reproduit, à l'époque moderne, que dans une seule édition, et ce à l'occasion de la querelle du *Barzaz Breiz* : Le Men, archiviste à Quimper, auteur de cette édition, semble d'ailleurs mériter lui-même très largement le reproche d'infidélité au texte qu'il adresse à La Villemarqué.

M. P. Trépos souligne la valeur du " Catholicon " pour l'histoire du breton — comme d'ailleurs pour celle du français et du latin des XV^e et XVI^e siècles. Il note que le breton, au contraire du français, a peu évolué depuis cette époque et que l'étude des parlers romans pratiqués en Haute-Bretagne jetterait une lumière intéressante sur certaines étymologies bretonnes. Il fait, d'une manière qui semble définitive, l'histoire des diverses formes du " Catholicon " et il est émouvant de voir rappeler le souvenir de ces hommes qui aimèrent le breton et la Bretagne : Jehan Lagadeuc, Jehan Calvez, Auffret Coatqueveran, Jehan Corre, Yvon Quillivéré et le modeste Euzen Roperz. Combien ils aimaient la Bretagne ? Je ne puis résister au plaisir de citer largement l'introduction latine de Yvon Quillivéré à l'édition de 1521, dans la traduction du Professeur Maréchal :

« Un Léonard à la gloire de la Bretagne.

« Excellents sont les fondements sur lesquels repose la patrie... Qui est-ce qui ignore que la Bretagne resplendit par un juste équilibre, qui y joue un rôle dominant et primordial ? Qui ne ferait pas l'éloge de la Bretagne ? qui pourrait ne pas célébrer ses mérites ? ne pas l'admirer au plus haut point ?

Chez elle sont bien établies les limites de toute chose ; de plus, on y observe l'ordre et la règle dans la vie tout entière et, de tout ce qui est dit ou de tout ce qui est fait, la mesure est juste ; chez elle, constance, noblesse, gravité, des vertus si nombreuses et si grandes que je ne pourrais pas les citer toutes, si je continuais mon éloge, et le temps me manquerait pour les évoquer. Je passe donc sous silence clémence du ciel, pureté de l'air, richesse du sol, fertilité des champs, avantages de la position, rendement des récoltes, variété des revenus, abondance merveilleuse des grains de toute sorte, grande quantité de froment, possession d'un bétail supérieur, troupeaux en grand nombre, richesse des pâturages, excellence du fourrage dans les grasses prairies, sur les collines et dans les vertes vallées.

« Et maintenant, est-il besoin de parler longuement de la puissance considérable de la Bretagne ? Sur terre et sur mer, la Bretagne commande : très nombreuses places fortes, très nombreux châteaux forts ; des peuples illustres lui sont soumis, même des villes célèbres sont sous sa domination ; les côtes y sont très fertiles, et toute la région est entourée par les rivages de l'Océan ; elle est en quelque sorte le grenier à blé de tous ses voisins ; et elle exporte à travers la haute mer, principalement du si célèbre port de l'Aber-wrac'h, beaucoup de denrées de première nécessité : elle en fournit même aux peuples étrangers et lointains, et grâce à elles les hommes peuvent s'entraider, maintenir en état les cités, apporter en commun les garanties de l'existence.

« Mais ce sont les sages qu'on estime dignes d'être à la tête de l'état, d'exercer les magistratures, de se voir confier le gouvernement des peuples... Les hommes, au siècle où nous sommes, brillent tous dans notre état admirable et si bien administré ; ils resplendent tout autant que jadis Lacédémone, qui excellait par la gloire militaire, que Rome, qui étincelait par son empire et ses immenses ressources ; oui, c'est dans notre état, dis-je, le premier dans lequel domine, de l'aveu presque universel, une liberté dorée. Tels sont ceux qui gouvernent, des hommes parés de modération, d'intégrité, tout brûlants de zèle pour l'état et d'amour pour la patrie ; tels aussi les magistrats qui accordent leurs lumières dans l'illustre célébration de nos assemblées. Qu'eux-mêmes, aussi, dotés d'une très grande vertu et engagés par l'exemple, maintiennent la patrie, qu'ils l'aident, qu'ils l'agrandissent, que par leurs soins et leur défense elle soit celle qui borne son empire par l'océan, sa renommée par les astres, pour l'illustration du Prince éternel, pour la gloire et la tranquillité de ce peuple si florissant. »

Chronique des Nations

*Le 17 février, la Gambie est devenue indépendante.
Gambie : 310.000 habitants.*

*Le 1^{er} mars, le Bechuanaland a élu sa première assemblée législative.
Bechuanaland : 542.000 habitants.*

Bretagne : 3 millions ; Catalogne : 7 millions ; Ecosse : 5 millions ; Euzkadi : 2 millions 1/2, etc...

La décolonisation doit continuer !

EUROPE

IRLANDE.

• Ruari Mac Easmuinn.

Les restes mortels de Roger Casement ont été enfin rendus à l'Irlande et inhumés, au cours de funérailles nationales, à Glasnevin, cimetière des patriotes irlandais, le 9 mars. Roger Casement avait été pendu le 3 août 1916, à Londres, pour haute trahison, et inhumé à la prison de Pentonville dans le carré des criminels. Célèbre pour ses exposés, établis au péril de sa vie, sur l'exploitation des Nègres du Congo et des Indiens du Putumayo, Roger Casement aurait été sauvé de la potence si une abominable campagne de calomnies n'avait été montée par ses ennemis, qui ont voulu « empêcher qu'il devienne un martyr ».

Membre-fondateur de l'armée volontaire irlandaise, *Irish Volunteers* en 1913, trésorier de l'Association, Casement était passé, à la guerre, en Amérique, pour collecter de l'argent, puis en Allemagne, pour s'y procurer des armes et y lever une brigade irlandaise. Débarqué d'un sous-marin à la veille de l'insurrection de Pâques — alors que le Commandant de la Brigade, débarqué avec lui, échappait aux recherches — il était vite arrêté puis emprisonné à Londres. Ce fut le dernier des leaders de la révolte à être exécuté.

Depuis, les Irlandais réclamaient le retour de ses restes mortels. M. Harold Wilson, pour lequel le vote catholique irlandais en Grande-Bretagne a beaucoup d'importance, et qui voudrait bien améliorer ses relations avec la République d'Irlande dans le but

d'obtenir, pour les Six-Comtés du Nord, une solution fédérale qui aurait l'avantage d'enlever au Parlement de Westminster douze députés conservateurs — M. Harold Wilson donc accepta, au lendemain des funérailles de Sir Winston Churchill, de rendre le corps de Casement.

Pendant quatre jours, les restes de Casement ont reposé dans l'église d'Arbour Hill, près du lieu où gisent les corps des autres leaders de l'insurrection et du premier Président de la République Irlandaise, Padraig Pearse. Puis les funérailles nationales, suivies par une foule énorme et émue, se sont déroulées dans les rues de Dublin — où la foule était parfois massée sur 10 à 12 rangs de profondeur — et à la Cathédrale : un arrêt a eu lieu devant l'Hôtel des Postes, d'où est partie l'insurrection et sur les marches duquel a été proclamée la république.

La nation irlandaise tout entière a rendu hommage à Casement et les hommes de tous les partis se sont recueillis devant son cercueil. Le Président De Valera a prononcé l'oraison funèbre, dont on pourra lire par ailleurs une traduction en breton. Un hommage lui a été rendu par seize prisonniers récemment libérés et conduits par Richard Behal. Un hommage a été également rendu par Yann Goulet, C. Lainé, A. Heussaff et Feutren qui ont déposé une couronne portant ces mots : « Breton Brigade » et en irlandais : « Thaispeáin sé an bealach dúinn ». Yann Goulet a pris part aux funérailles avec le Comité Irlandais du Nord.

PAYS DE GALLES.

• Le Parti National vient de publier la liste des souscriptions reçues en 1964 : elles représentent une somme globale de 16.940 livres sterling, soit environ 22 millions d'anciens francs.

• Le gallois doit être langue officielle : Hywel Davies, fermier de 28 ans, a refusé de remplir les formulaires anglais de déclaration de naissance pour son fils Iwan. Il a été condamné à une amende qui lui vaut, puisqu'il refuse de la payer, la prison. Son procès a été l'occasion d'une démonstration d'amitié de la part des étudiants de l'Université Galloise. Hywel Davies a créé, avec quelques camarades, un *kibboutz* gallois à Talgarreg, dans le comté de Carmarthen.

• Une pétition a été signée à Llanelli par des travaillistes, des libéraux et des nationalistes pour que l'hymne gallois soit joué dans les cinémas à la fin des séances. La coutume est de jouer le " God Save the Queen ".

• Le spécialiste de l'action linguistique, Mr. Bobi Jones, a plus d'une fois souligné que l'avenir de la langue dépend autant de son enseignement aux adultes que de son introduction dans les écoles. Sous son influence, onze cours du soir ont été ouverts à Aberystwyth, petite ville de moins de 10.000 habitants.

• Un Théâtre National Gallois va être créé à Cardiff. C'est

l'acteur Clifford Evans qui a eu l'initiative du mouvement et a fait faire des plans pour un théâtre de 1.500 places. Le Comité Gallois du « Conseil des Beaux-Arts » n'a homologué qu'un projet de 600 places, qui vient d'être officiellement accepté, et pour lequel un premier don de 15 millions d'anciens francs a été versé par Richard Burton.

On y jouera en anglais et en gallois et il y aura des « tournées » dans les autres villes galloises. Le répertoire sera composé de traductions, de pièces originales en anglais, de pièces en gallois ou de traductions du gallois. Les meilleurs dramaturges modernes au Pays de Galles écrivent en effet en gallois : Saunders Lewis, John Gwilym Jones, Huw Lloyd Edwards, etc., et il ne manque pas d'acteurs célèbres pour les interpréter : Hugh Griffith, Richard Burton, Emlyn Williams, Sian Phillips et bien d'autres.

• Un Conseil Gallois de Planification vient d'être créé sous la présidence de M. Goronwy Roberts, Ministre d'Etat : lors de sa première réunion, en avril, le Conseil étudie le problème de la dépopulation du Pays de Galles central. D'autre part le gouvernement a décidé de publier des statistiques financières et économiques spéciales pour le Pays de Galles. Mais si les communications entre le Sud du Pays et le Sud de l'Angleterre sont améliorées par la construction du pont sur la Severn, et si les communications entre le Nord du Pays et la région de Liverpool doivent être améliorées par la construction d'un barrage sur la Dee, les plans gouvernementaux ne comportent aucun projet d'amélioration des communications entre le Nord et le Sud du Pays de Galles, alors que l'archaïque chemin de fer de Carmarthen à Aberystwyth vient d'être fermé.

• Le centenaire de la colonisation galloise en Patagonie va être commémoré à Caernarfon, Bala, Aberdare et Liverpool. Le mouvement d'émigration — dont le but était de créer un pays libre et de langue galloise dans une région peu peuplée — semble avoir échoué. Il ne reste plus que quelques centaines de galloisants dans Y Wladfa, qui luttent contre l'hispanisation et gardent le contact avec le vieux Pays.

CATALOGNE.

• Le procès de quatre intellectuels catalans.

Un procès intenté à quatre Catalans accusés de propagande illégale a eu lieu à Madrid en février dernier ; les accusés étaient : le Révérend Père J. Dalmau, curé d'un village de la région de Barcelone et collaborateur de la revue de langue catalane " Serra d'Or ", le marquis de San Roman de Ayala, avocat et membre de l'Union Espagnole, Eduardo Barnades, un des dirigeants de l'Action Catholique à Barcelone, et le romancier catalan Joan Sales ; ils figuraient tous les quatre parmi les quatre cent cinquante signataires d'une lettre ouverte dénonçant les brutalités et les tortures qui auraient été exercées par la police sur les prisonniers politiques arrêtés à Barcelone en 1960.

Les débats ont eu lieu à huis-clos « pour éviter le scandale » et

se sont terminés le 16 février. Selon les informations parvenues de Madrid, les avocats ont défendu les accusés avec beaucoup de vigueur et de courage : « Ce ne sont pas seulement ces hommes que vous jugez, mais bien la Catalogne tout entière qui a soutenu leur dénonciation », a déclaré M^e Miralles, tandis que M^e J. Benet faisait remarquer aux juges qu'ils ne pouvaient appliquer en 1965 une loi datant de la fin de la guerre civile et il a déclaré : « Les Catalans ont l'impression d'être rangés dans une catégorie à part... et, pour cette raison, la Catalogne attend votre verdict avec impatience ».

Le procureur avait demandé des peines de deux ans d'emprisonnement pour les quatre accusés tandis que les défenseurs demandaient l'acquittement ; le Tribunal a suivi les avocats et prononcé, le 22 février, un verdict d'acquittement. Quelques jours auparavant, les quatre accusés avaient été accueillis chaleureusement à la gare de Barcelone par une foule de cinq cents personnes. Près de deux cents prêtres étaient venus manifester dans les couloirs du tribunal.

• Exil de l'Abbé de Monserrat.

Le vendredi 12 mars, l'Abbé de Monserrat, Dom Aureli Escarre, a été exilé de son pays.

Le monastère de Monserrat est depuis longtemps franchement catalaniste : d'importants travaux bibliques en catalan s'y déroulent et la revue *Sera d'Or* s'y édite. La police a plusieurs fois cherché à intervenir, mais inutilement. En novembre 1963, Dom Escarre a donné une importante interview au journal *Le Monde* dans laquelle il s'affirmait en faveur de la liberté catalane, et de la liberté tout court. De nombreuses interventions, dont des interventions bretonnes et celtiques, avaient empêché l'exécution de graves mesures prises à son égard. Ce n'était hélas qu'un sursis. A Noël 1964, Dom Aureli prononçait de nouveau de très courageuses paroles, qui eurent un grand retentissement même si la transmission radiodiffusée de la messe de Noël à l'Abbaye de Monserrat, depuis longtemps prévue, fut à la dernière minute interdite.

Le Vatican vient de céder aux pressions espagnoles et entre les défenseurs catalans de la liberté et l'impérialisme espagnol franquiste, il a choisi les puissants du jour. Dom Aureli a été invité à aller travailler à Rome à l'étude « des questions de liberté religieuse », ce qui ne manque pas d'humour. Il a préféré se rendre au monastère de Bilbadone, près de Milan.

Abbé élu, Dom Escarre ne peut être déposé ni par le Vatican, ni par le gouvernement. Les moines sont maintenant l'objet de sérieuses pressions. Mais la foi catalane résistera à l'impérialisme de Madrid.

Et le peuple catalan manifeste. Le 27 mars, une dizaine de milliers de manifestants se sont rendus au Palais Episcopal pour réclamer le retour de Dom Escarre. Le Palais était gardé par la troupe qui a chargé pour repousser les nationalistes. Ceux-ci ont défilé en scandant « Escarre ! Escarre ! Escarre ! ». Le pouvoir espagnol a protégé la hiérarchie et arrêté trois Catalans, dont une jeune fille, coupables d'avoir distribué des tracts appelant à la manifestation.

• Pas de célébration.

A l'occasion d'une note sur la préparation des Fêtes du « Rattachement » de la Lorraine à la France (en 1966), un chroniqueur du journal *Le Midi Libre* rappelle qu'en 1959 aucune manifestation n'a été organisée pour commémorer le « rattachement » du Roussillon. En fait, le refus des catalanistes a rendu toute célébration impossible. Il a fallu transporter les joies officielles sur la Bidassoa : ce que d'ailleurs l'éveil national basque ne permettrait plus.

EUZKADI.

• Résistance basque.

Un témoignage récent sur la résistance basque a été donné par un journaliste mexicain, Juan Miguel de Mora, qui a effectué un séjour clandestin en Espagne et en a donné le récit dans la revue mexicaine *Siempre*. Il a conclu que, s'il existait une opposition politique dans toute l'Espagne, il existait au Pays Basque une « véritable Résistance très bien organisée » ; les différents partis et syndicats sont en effet regroupés dans un Conseil de la Résistance, lui-même en contact avec le Gouvernement basque en exil.

Juan Miguel de Mora a remarqué que les tracts et les journaux clandestins des différents partis (Gudari, Lan Deya, Alderbi, Euzkadi Sozialista, Mundo Obrero) étaient distribués régulièrement dans les provinces basques, malgré l'action de la police. La Résistance basque a réussi aussi à changer publiquement, le 1^{er} janvier 1965, le nom d'une rue de Bilbao, auparavant « Rue du Commandant Velarde » (officier franquiste) en « Rue du Commandant Aguirrebeitia » (un héros de la résistance basque). Les habitants de la rue reçurent même une circulaire officielle du Service de Statistiques de la Mairie les avertissant du changement de nom. La plaque fut posée le matin, en présence de plusieurs chefs nationalistes basques, et, à la fin de la matinée, plusieurs milliers de personnes défilèrent silencieusement dans la rue. La nouvelle plaque ne fut enlevée que le 3 janvier, sur l'intervention de la Phalange.

La résistance basque s'étend aussi à la Navarre où s'est créée une organisation patriotique clandestine « VRATXE ». Celle-ci veut faire revivre le véritable esprit navarrais, qui s'est manifesté autrefois pour la défense des « fueros » (les fueros étaient les libertés traditionnelles des provinces basques supprimées par un décret de 1937), mais a été dévié par le carlisme, et dont le mot d'ordre est : « De la Navarre à l'Euskal-Herria (Pays Basque) et de l'Euskal-Herria à la Liberté ». Le 22 décembre dernier, cette organisation s'est manifestée en faisant sauter les plaques commémoratives du soulèvement franquiste qui se trouvaient sur le « Monument aux Morts de la Croisade » à Pampelune (la « Croisade », en terminologie franquiste, signifie la guerre civile de 1936-1939). « Vratxe » s'élève contre la distinction faite entre les morts et remarque que les « requetes » ont cru lutter pour la Navarre et ses « fueros », mais que leur sacrifice a servi à l'Espagne.

• **Procès.**

Un prêtre, Don Alberto de Gabisogeoasoa, s'est présenté devant ses juges accompagné de 50 de ses confrères. Son crime : dans un sermon, commentant le barbouillage d'une école par une organisation clandestine (le sigle *EGI* d'un mouvement de résistance était peint sur les murs, le drapeau espagnol remplacé par le drapeau basque, et la photographie du Général Franco enlevée), il a cité et commenté une parole de Pie XII : « Etouffer la voix du peuple et la réduire à un silence forcé est pour tout chrétien un crime contre les lois naturelles de l'homme, c'est piétiner les lois que Dieu a données au monde ».

• **Lundi de Pâques.**

Le Lundi 19 Avril, grand rassemblement basque à Itxassou, organisé par *Enbata*, pour célébrer l'Aberrri-Eguna, Jour de la Patrie. Fête basque à partir de 10 heures. Vente des cartes-repas au Secrétariat Basque, 14, rue des Cordeliers, Bayonne.

Le Dimanche, 18 Avril, rassemblement national et manifestation à Bergara, en Guipuzkoa.

Des Bretons prendront part à ces cérémonies aux côtés de leurs amis basques.

WALLONIE.

Dans le n° du 15 mars de " La Wallonie Libre ", Maurice Bologne écrit :

« Il est certain que le *statonationalisme* (le nationalisme étatique) du XIX^e siècle a fait son temps...

Mais il n'en est pas de même pour le nationalisme des peuples minoritaires ou opprimés qui, lui, est de nature révolutionnaire...

Ces « nationalistes » révolutionnaires n'ont rien de commun avec les nationalistes réactionnaires qui ont réduit la NATION à un appareil étatique qui domine, en fait, la nation et même des nations, comme c'est le cas en Belgique.

Selon la formule de Jules Destrée, C'EST PAR LA NATION QUE L'ON VA A L'INTERNATIONALISME, non par la « statonation » qui est naturellement xénophobe, mais par la NATION POPULAIRE, si je puis faire ce pléonasme, naturellement hostile aux guerres et aux rivalités des Etats.

Le nationalisme du Mouvement wallon n'est autre que ce que M. Théo appelle le « patriotisme ouvert ». Il n'a pas attendu que les nécessités économiques appellent la création d'Etats-Unis pour le proclamer. Le Conseil Général clandestin que tint la Wallonie Libre le 13 avril 1944 a proclamé que la Wallonie Libre n'est pas dirigée contre le peuple flamand, mais contre la structure et les institutions de l'état belge qui permettent la domination et la colonisation de la Wallonie par ce peuple et que la Wallonie Libre revendique son autonomie dans le cadre d'une fédération d'Etats démocratiques. »

JURA.

• **Vers un statut particulier ?**

Les députés jurassiens au Grand Conseil de Berne ont réussi à s'entendre sur un projet à proposer au gouvernement bernois et qui ferait du Jura une unité particulière au sein du Canton.

Ce projet prévoit que le Jura constituerait une circonscription électorale séparée du reste du Canton, alors que les députés jurassiens sont élus actuellement par l'ensemble du Canton, et que le Jura serait représenté statutairement par trois Conseillers d'Etat, dont un élu directement, dans le gouvernement bernois. Les députés réclament aussi des garanties constitutionnelles sur le plan linguistique et ils demandent en particulier que les chambres d'appel comprennent, pour les affaires jurassiennes, une majorité de juges de langue française et qu'une « place équitable » soit réservée dans l'administration cantonale aux fonctionnaires jurassiens.

Ce projet ne constitue pas, comme on l'a dit, un statut de semi-autonomie, car il ne crée aucune autorité jurassienne représentative disposant de pouvoirs de décision, mais simplement une représentation particulière et des garanties statutaires qui évoquent celles données à certaines minorités ethniques et religieuses. Ce projet constitue en réalité un compromis entre l'autonomie et le statu quo, plus proche de ce dernier d'ailleurs. Il a cependant été bien accueilli par les autonomistes, car il reconnaît l'existence d'une communauté jurassienne ; le gouvernement bernois n'a toujours pas accepté le projet.

Plusieurs personnalités ont demandé une médiation fédérale, mais le Conseil Fédéral a déclaré qu'il ne pouvait intervenir tant qu'il ne serait pas sollicité par les deux parties en présence ; or le Grand Conseil de Berne a repoussé, le 3 février, par 105 voix contre 11, cette éventualité, tandis que le Rassemblement Jurassien déclarait au contraire quelques jours plus tard, que « le moment est venu pour la Confédération de prendre ses responsabilités et d'intervenir dans ce conflit séculaire ».

• **Manifestation.**

La Manifestation du 22 mars à Delemont, à laquelle ont pris part 3 à 4.000 personnes, a trouvé un large écho dans la presse française. Les manifestants protestaient contre le rattachement du Jura (francophone) au Canton de Berne (germanophone) à l'occasion du 150^{ème} anniversaire du rattachement.

La motion suivante a été, avec juste raison, votée : « *Le Rassemblement Jurassien, qui parle au nom de la population jurassienne autochtone, considère comme nul et sans valeur juridique et politique un acte que le Jura n'a pas été appelé à ratifier. En ce jour commémoratif il le remet solennellement en question et déclare qu'il s'emploiera à en obtenir l'annulation matérielle en rétablissant la patrie jurassienne dans ses droits au sein de la Confédération Helvétique.* »

Rappelons que le Parlement Breton et le Statut breton d'autonomie ont été supprimés par la force il y a 175 ans et que le Peuple Breton n'a jamais ratifié le nouveau Statut d'annexion, contre lequel le Président du Parlement Breton a protesté jusqu'à sa mort.

UNION SOVIETIQUE.

• Réhabilitation des Allemands de la Volga.

Un ukase du 29 août 1964 (qui a été rendu public le 6 janvier 1965 seulement) a réhabilité la minorité allemande, résidant en Union Soviétique depuis deux siècles, de collaboration avec l'Allemagne nazie pendant la seconde guerre mondiale. « Ces accusations gratuites, précise le décret, n'étaient qu'une démonstration de l'arbitraire tel qu'il se donnait libre cours au temps du culte de la personnalité ». Le décret ne rétablit cependant pas la République autonome allemande et ne prévoit pas le retour des Allemands de la Volga dans leur pays ; il estime que « la population allemande s'est solidement implantée dans ses nouveaux lieux d'habitation » et ordonne seulement aux gouvernements des diverses Républiques d'« intensifier l'aide officielle » aux populations allemandes.

La population allemande avait été déportée et dispersée en Sibérie et en Asie Centrale au cours de l'été 1941 et la République autonome allemande supprimée le 28 août 1941. Cette population n'aurait même pas pu « collaborer » matériellement avec les troupes allemandes, car la région de Sarotov, où se trouvait leur République, est restée loin des lignes du front. Dans le passé, au cours des guerres entre la Russie et l'Allemagne, ces populations, très attachées à leur germanisme, étaient toujours restées fidèles au gouvernement des tzars.

Il est difficile d'expliquer la raison pour laquelle les Allemands se voient réhabiliter plus tardivement que les autres peuples déportés en 44-46 et pourquoi ils se voient refuser le droit de revenir dans leur ancienne République. Les autres nationalités ont été, en effet, réhabilitées le 9 janvier 1957 et leur rapatriement devait être terminé en 1960 ; les Républiques et les Régions autonomes supprimées avaient été rétablies.

Une seule nationalité est encore moins bien traitée que les Allemands de la Volga : ce sont les Tatars de Crimée, déportés en 1944, et dont la République (où ils étaient minoritaires) a été supprimée et incorporée à l'Ukraine en 1954. Aucune information n'a été donnée sur leur sort ; et ils restent le seul peuple déporté en masse à n'avoir pas été réhabilité, neuf ans après le vingtième Congrès.

AFRIQUE

SOUDAN.

• La trêve n'est pas respectée et les négociations sont retardées.

La « Table Ronde » réunissant des représentants du gouvernement de Khartoum et des délégués des insurgés du Sud et qui devait s'ouvrir le 18 février, à Juba, a dû être reportée.

La trêve proclamée en janvier a été rompue à plusieurs reprises et des combats ont opposé les troupes du gouvernement et les insurgés pendant le mois de février ; le 10 février, le poste de police de Juba était attaqué par des insurgés qui incendiaient ensuite des locaux appartenant à des Soudanais du Nord ; quelques jours plus tard, un raid « d'une exceptionnelle violence » était lancé contre Juba et de véritables batailles rangées étaient signalées dans les trois provinces du Sud ; les insurgés auraient réussi à s'emparer de plusieurs postes de police.

Chaque parti rejette sur l'autre la responsabilité de la reprise des combats et il est difficile, faute d'informations plus complètes, de connaître la situation exacte dans le Sud. Mais il est certain que (comme au Kurdistan) la trêve n'est pas interprétée de la même façon par les autorités soudanaises et par les insurgés ; ceux-ci réclament l'évacuation des troupes alors que les autorités veulent au contraire faire circuler librement les « forces de l'ordre » dans les trois provinces du Sud. Le gouvernement soudanais se serait d'ailleurs aperçu qu'une grande partie des armes débarquées sur l'aérodrome de Juba et acheminées ensuite par camions vers la Province Orientale du Congo ne parvenaient pas à leurs destinataires, les insurgés congolais, mais étaient interceptées en route par les insurgés soudanais ; ce serait une des raisons pour lesquelles le gouvernement de Khartoum a rapidement interrompu ces transports d'armes.

Des « contacts préliminaires » ont repris depuis le 1^{er} mars à Khartoum entre une délégation de la « Sudan African National Union », dirigée par M. William Deng, et le gouvernement soudanais. Tous les partis politiques du Nord se sont d'ailleurs entendus sur un statut d'autonomie à proposer aux provinces du Sud. Mais en fait, l'accord n'a pu se réaliser, et les Soudanais du Sud ont décidé le boycottage complet des élections du 21 avril.

KURDISTAN.

• Reprise des combats.

Les informations parvenues d'Irak depuis le début de mars confirment que la trêve a été rompue par le gouvernement irakien, ce que prévoyait d'ailleurs depuis plusieurs mois les dirigeants nationalistes kurdes (cf. AR VRO, n° 29). Dans un message adressé à la Conférence internationale réunie à Londres pour l'aide aux internés politiques en Irak, le général Barzani indiquait qu'au début du mois de février le gros de l'armée irakienne était concentré dans le nord et que les hostilités risquaient de reprendre d'un moment à l'autre. Le Secrétaire Général du Comité pour la Défense des droits du peuple kurde, M. Ismet Cherif Vanly, a été mandaté par le général Barzani pour délivrer des messages aux chefs des gouvernements de toutes les grandes puissances ; il a déclaré, le 2 mars, que « la situation ne cesse de se dégrader au Kurdistan irakien » et il a insisté sur le fait que le gouvernement irakien s'est toujours refusé, malgré ses promesses, à reconnaître « les droits nationaux kurdes » et à engager des négociations sur la base de l'autonomie, malgré les demandes réitérées du général Barzani (AR VRO a signalé, dans ses numéros de 1964, ces tentatives avortées de négociation). M. Vanly a dénoncé aussi « un plan du gouvernement irakien pour chasser les paysans kurdes des régions riches d'Erbil et de Kirkouk ».

Plusieurs informations avaient fait état de combats survenus dans le courant du mois de janvier entre partisans kurdes et troupes irakiennes (cf. AR VRO, n° 29). Le 4 mars, le journal de Bagdad « *Al Goumhourriya* », organe officieux du gouvernement irakien, annonçait que les Kurdes avaient rompu la trêve, information diffusée ensuite par la presse du monde entier. Quelques jours plus tard, le 8 mars, l'ambassadeur d'Irak à Paris publiait une mise au point affirmant : « les nouvelles que les combats ont repris dans le nord de l'Irak sont fausses » et ajoutant : « les demandes légitimes des Kurdes trouvent auprès des autorités concernées toute l'attention et la considération requises. La plupart des nouvelles à sensation publiées par les journaux répètent de façon exagérée toujours le même point : autonomie pour les Kurdes. Et si autonomie signifie décentralisation, ce principe a déjà été reconnu par les autorités irakiennes et mis en œuvre dans le système administratif par tout le pays. Si autonomie signifie par contre mouvement séparatiste... alors les autorités irakiennes ont le droit légal et coutumier de maintenir par tous les moyens leur pleine souveraineté et l'intégrité de leur territoire. Il est à ajouter que les Kurdes eux-mêmes n'ont point formulé de telles demandes ». (L'ambassadeur irakien n'envisage pas que le mot « autonomie » puisse signifier tout simplement : autonomie.)

Le 9 mars, un porte-parole du général Barzani a annoncé que le 28 février un ultimatum adressé aux Kurdes leur demandant de rendre leurs armes dans les vingt-quatre heures avait été rejeté, et que, dès le lendemain, l'armée irakienne avait commencé à lancer

des attaques aériennes et des tirs d'artillerie dans la région de Mossoul.

M. Vanly a confirmé que l'armée irakienne vient de lancer une offensive, attaquant dans la région de Kirkouk, à Agjeler, et aussi dans celle de Ranya (où se trouve habituellement le quartier général de Barzani) ; il a lancé un appel au gouvernement yougoslave pour que celui-ci cesse ses livraisons d'armes au gouvernement irakien.

Le gouvernement du maréchal Aref suit donc la même voie que ceux qui l'ont précédé, le gouvernement du général Kassem et le gouvernement baathiste ; après quelques concessions mineures aux Kurdes, il se refuse à satisfaire leur revendication essentielle, l'autonomie et tente de réduire leur résistance par la force ; le gouvernement actuel a vainement tenté d'utiliser les divergences internes du Mouvement nationaliste kurde ; il est certain que les appels à la solidarité musulmane seront aussi inefficaces. Le journal officieux *Al Goumhourriya* vient en effet de lancer un appel aux Kurdes : « O Frères Kurdes, l'heure de la franchise est venue... », écrit l'éditorialiste qui rappelle l'histoire commune des Kurdes et des Arabes et « leur lutte fraternelle sous les ordres du grand Saladin (1) contre les croisés impérialistes installés en Palestine », et ajoute : « Rejoins tes frères, ô Peuple kurde... réponds à l'appel de la Palestine de Saladin, ne laisse pas tes frères arabes combattre seuls ».

Il semble que les communistes irakiens aient adopté une attitude favorable à la Résistance kurde, car la *Nouvelle Revue Internationale* vient de publier un article condamnant la politique du gouvernement irakien et demandant « une solution équitable » et « la reconnaissance des droits légitimes », mais sans mentionner l'autonomie. Les Kurdes auraient sans doute préféré que l'U.R.S.S. ne livre pas, récemment encore, des avions et des armes modernes à l'armée irakienne.

(1) Saladin, fondateur de la dynastie ayyoubite et héros musulman de la Troisième Croisade, était Kurde, mais le peuple kurde n'a guère bénéficié de son règne (pas plus que les Gallois de la dynastie Tudor ou les Ecosseis de la dynastie Stuart) ; les dirigeants irakiens essaient d'utiliser son nom et ont appelé leurs « harkis » les « Chevaliers de Saladin ».

• Après le napalm, les gaz ?

Malgré les dénégations des ambassades irakiennes, il est bien certain que les opérations contre les Kurdes ont repris. Pendant l'été 1964, l'armée irakienne s'est équipée de roquettes au napalm : une politique d'extermination est de nouveau en cours au milieu de l'indifférence générale des « grands » Etats — communistes, non-communistes ou non-engagés !

Des journaux suisses viennent de révéler que l'armée irakienne s'est également équipée en gaz mortels, après avoir fait l'acquisition de 70.000 masques pour ses propres troupes. Le bruit court que la firme Contraves, de Zurich, aurait, soit directement, soit par l'une de ses filiales à l'étranger, fait des livraisons de gaz toxiques.

La conscience mondiale laissera-t-elle le gouvernement irakien exterminer un peuple courageux qu'il ne peut soumettre ?

UNION INDIENNE.

• Une grave crise linguistique secoue le Sud : les Dravidiens contre l'hindi.

L'Union Indienne vient de traverser une des plus graves crises qu'elle ait connues depuis l'indépendance ; cette crise a commencé le « Jour de la République » (26 janvier) où le pays fêtait le quinzième anniversaire de sa Constitution. Celle-ci prévoyait que la langue nationale serait l'hindi, chaque Etat fédéré pouvant choisir comme langue officielle une ou plusieurs langues parlées sur son territoire ; une période de quinze ans était prévue pendant laquelle l'anglais continuerait à jouer le rôle de langue officielle de l'Union, et Nehru avait promis que l'hindi ne serait pas imposé aux Etats qui le refuseraient.

L'hindi est une langue indo-européenne parlée dans l'Inde du Nord et admise comme langue officielle dans la plupart des Etats du Nord ; les Indiens parlant d'autres langues indo-européennes peuvent d'ailleurs l'apprendre assez facilement.

L'hindi devait donc devenir langue nationale en 1965, et la seule annonce que les Etats fédérés devaient traduire en hindi leur législation a été le point de départ d'une très violente agitation dans les Etats du Sud où l'on parle des langues dravidiennes, tout à fait différentes des langues indo-européennes du Nord.

Le mouvement a été lancé par les étudiants de l'Etat de Madras qui, le 26 janvier, ont voulu transformer la fête nationale en jour de deuil en défilant dans la capitale, drapeaux noirs en tête et en brûlant symboliquement le « démon hindi » et des exemplaires de la Constitution indienne ; un étudiant, imitant les bonzes vietnamiens, se fit brûler vif sur une place de Madras et son exemple fut suivi les jours suivants : il y eut cinq suicides par le feu qui impressionnèrent beaucoup l'opinion indienne (voici les professions des suicidés : deux étudiants, un directeur d'école, un paysan, un employé des postes). Les manifestations continuèrent les jours suivants et des heurts se produisirent avec la police ; celle-ci tira, faisant plusieurs morts. Le gouvernement de l'Etat de Madras avait d'ailleurs décidé la fermeture des Universités et des Lycées qui étaient les centres de l'agitation.

Le calme paraissait rétabli au début du mois de février, d'autant plus que le gouvernement fédéral semblait décidé à faire des concessions. Le Président Shastri fit une déclaration à la radio, renouvelant les promesses de Nehru, affirmant qu'elles seraient respectées « dans l'esprit comme dans la lettre ».

Mais cette déclaration ne suffit pas à inspirer confiance, et l'agitation reprit avec plus d'ampleur à partir du 10 février, provoquant de véritables émeutes et débordant l'Etat de Madras.

L'initiative avait été prise par le Conseil anti-hindi créé par les étudiants de Madras ; dans tout l'Etat, des foules de plusieurs milliers de manifestants attaquent les bâtiments officiels, les gares, les bureaux de poste, afin de détruire les inscriptions et les textes rédigés en hindi ; elles attaquent aussi les cinémas qui projettent des films hindi ; films et dossiers alimentent ensuite des feux de joie. L'ampleur des manifestations entraîne cependant de vives ripostes de la police et l'intervention de l'armée ; les forces armées n'hésitent pas à tirer sur la foule (fait exceptionnel en Inde), faisant

plusieurs dizaines de morts. Les émeutes n'en deviennent que plus violentes ; à Coimbatore, dans les environs de Madras, deux policiers furent même brûlés vifs par une foule furieuse.

Les émeutes ont été particulièrement violentes à Pondichéry (ville française de 1673 à 1955) où les manifestants incendient la gare, la résidence de l'administrateur et l'Ashram de Sri Aurobindo (probablement parce que l'hindi était la langue de l'Ashram). Madras était, le 12 février, paralysée presque complètement par une grève générale, suivant le mot d'ordre lancé par le Conseil des Etudiants ; le 14 février, ce même Conseil demandait d'interrompre les manifestations et d'éviter toute violence.

L'agitation avait d'ailleurs gagné les Etats voisins de langue dravidienne (Kerala, Andhra, Mysore). Ainsi, le 15 février, la police tirait sur une foule de 10.000 personnes qui tentait d'incendier la gare de Vellore, dans l'Etat d'Andhra ; des émeutes avaient lieu à Bangalore, et les étudiants du Kerala lançaient le mot d'ordre de grève générale. La violence des émeutes, qui ont fait une cinquantaine de morts, et la profondeur des sentiments anti-hindi qu'elles révélaient, le risque d'éclatement de l'Union Indienne qu'elles impliquaient, ont amené le gouvernement fédéral à renoncer à imposer l'hindi.

La crise s'était, en effet, répercutée sur le Parti du Congrès, et deux ministres, originaires de Madras, avaient démissionné du gouvernement, fait d'autant plus significatif que ces deux ministres sont des modérés qui, pendant toute leur carrière politique, ont fait campagne contre le nationalisme dravidien. Le président du Parti du Congrès, M. Kamaraj, un Dravidien lui aussi, a pris position contre l'hindi, se désolidarisant ainsi du gouvernement ; plusieurs dirigeants congressistes, originaires du sud, ont suivi son exemple.

Le gouvernement s'est montré décidé à trouver une solution acceptable et, après avoir consulté les Premiers ministres des Etats fédérés, M. Shastri a annoncé que l'anglais serait maintenu comme « langue associée », l'hindi restant « langue nationale », et qu'un amendement sera apporté à « l'Official Language Act » pour donner satisfaction aux représentants du Sud. Certains proposent aussi d'adopter la formule des « trois langues », chaque Indien apprenant, en plus de la langue de son Etat, l'hindi et l'anglais s'il est du Sud, l'anglais et une langue du Sud, s'il est du Nord ; cette formule serait peu pratique et risque de provoquer le mécontentement général.

Mais les concessions faites par le gouvernement ont entraîné une réaction des partisans de l'hindi : le parti hindou extrémiste, Jan Sangh, a lancé une campagne contre l'anglais : « Angrezi Hatao » (l'anglais dehors) et a invité ses militants à passer au goudron toutes les inscriptions publiques en cette langue ; l'action a commencé le 20 février dans les villes du Nord.

Ces sentiments sont partagés par une fraction des membres du Parti du Congrès ; cent vingt-et-un parlementaires congressistes ont signé une déclaration commune dans laquelle ils s'opposent à toute modification de la loi sur la langue. M. Shastri se trouve donc dans une situation difficile pour faire accepter un compromis aux partisans comme aux adversaires de l'hindi.

Les partisans de l'hindi reconnaissent d'ailleurs que cette langue ne peut remplacer immédiatement l'anglais dans tous les usages, car elle a été utilisée surtout pour une littérature populaire, alors

qu'il faudrait en faire une langue scientifique moderne et, pour cela, traduire en hindi toutes les œuvres de base concernant toutes les branches de la connaissance.

L'hostilité à l'hindi ne provient pas, dans les Etats du Sud, d'un amour particulier de la langue anglaise, mais les Dravidiens, en préférant l'anglais à l'hindi, manifestent ainsi leur hostilité à ce qu'ils appellent l'impérialisme hindi ; si l'hindi peut être considéré comme une langue commune par les populations du Nord, il apparaît aux Dravidiens du Sud, qui descendent des anciennes populations de l'Inde, comme une langue étrangère dont l'imposition comme langue nationale signifierait la domination du Nord. Il est d'ailleurs frappant de constater que l'agitation anti-hindi a atteint sa plus grande ampleur dans l'Etat de Madras, où il existe un parti nationaliste dravidien, le Dravida Muntra Kazaghram, qui s'était prononcé en faveur de la création d'un Dravidasttran, et qui, à plusieurs reprises, a fait campagne contre les brahmanes ; ce parti dispose d'une influence certaine : il avait obtenu 58 sièges sur 206 à l'Assemblée de Madras, lors des élections législatives de février 1962.

AMERIQUE

ANTILLES.

A la suite des dernières élections, les autonomistes ont conquis, ou gardé, les municipalités des deux grandes villes : M. Césaire a été élu maire de Fort-de-France et le D^r Bangou maire de Pointe-à-Pitre. Les autonomistes ont également gagné à Deshaies et ont été très près de la victoire à Trois-Rivières et Saint-Claude. Notons que les Communistes antillais sont en faveur de l'autonomie et ont des partis communistes indépendants. Bel exemple pour les Communistes bretons.

QUEBEC.

• Entente Culturelle.

Une importante " Entente Culturelle " a été signée entre le Ministre de l'Education au Québec, M. Guérin-Lajoie, et son homologue français, M. Christian Fouchet. Le document a été baptisé « entente » et non « accord », car le Québec n'a pas de souveraineté internationale : cela ne change d'ailleurs rien au contenu du document, et l'expansionnisme culturel français ne s'embarrasse que des mots. Le gouvernement d'Ottawa n'a pas réagi pour intervention dans les affaires intérieures canadiennes, comme réagissait le gouvernement de Paris lorsque les bruits de canon en provenance d'Algérie semblaient réveiller un peu l'O.N.U. Heureux Québécois ! Imagine-t-on les Conseils généraux bretons signant un accord culturel avec le Pays de Galles, sans même parler d'un accord commercial avec la Grande-Bretagne ? Gageons que les réactions, à Paris, seraient violentes.

TOUR D'HORIZON

• LE BRETON A L'EGLISE.

A la suite des récentes décisions du Concile sur l'emploi des vernaculaires dans les offices, une Commission Interdiocésaine a mis au point, avec la collaboration de nombreux linguistes, une version officielle de l'Ordinaire de la Messe qui vient d'être publiée (on peut la demander, par exemple, à l'Union Spirituelle Bretonne, Keresperz, Louannec, Côtes-du-Nord).

D'autre part, la Commission Interdiocésaine a fait paraître un long communiqué (que nous avons lu dans la " Semaine Religieuse de Quimper et de Léon ", 12 mars) où il est dit notamment :

« L'Eglise, dans son activité apostolique et spirituelle, est ouverte à toute langue et à toute culture. Elle reconnaît à la langue d'un peuple sa valeur comme instrument de culture humaine et elle n'a jamais manqué de la promouvoir en l'employant au service de son apostolat et de sa liturgie. »

Après avoir rappelé que l'Evêché de Quimper a édité, en 1950, un " Rituel latin-breton " (PEDENNOU HA LIDOU AR VADIZIANT HAG AN NOUENN, livret qui peut être demandé au Secrétariat de l'Evêché) et que la préoccupation des prêtres « doit être d'abord pastorale : grande attention aux personnes, souci du respect qui leur est dû », la communication conclut par les conseils suivants :

« Les prêtres feront connaître aux fidèles que le breton est reconnu par l'Eglise comme langue liturgique. En même temps ils chercheront très objectivement dans quelle mesure et dans quelles circonstances on l'utilisera dans la paroisse. Pour cela, il y a lieu de distinguer plusieurs cas, où les données sont différentes :

1) *Dans les cérémonies à caractère personnel, on tiendra naturellement compte du désir exprimé par les fidèles : administration des sacrements de mariage et de pénitence (les prières de l'absolution seront dites en breton ou en français, suivant la langue employée par le pénitent).*

2) *On fera de même pour les cérémonies à caractère familial, comme le baptême ou l'extrême-onction.*

3) *Citons encore des cérémonies à caractère familial plus large, comme : messes de mariage, enterrements, services, veillées mortuaires, où l'on tiendra compte de la langue qui est la plus familière aux participants. Dans certains cas, il y aura lieu de faire place à l'une et l'autre langue.*

4) *Pour les célébrations rassemblant tout le peuple, en particulier pour la messe paroissiale, on aura recours aux solutions donnant une*

juste satisfaction à tous. Une enquête, sous la forme la plus appropriée, sera faite sans partialité. La solution à laquelle elle conduira ne sera pas nécessairement celle du « tout ou rien » — tout en français ou tout en breton — selon la loi de la majorité. Le respect des personnes et le souci pastoral exigent que l'on tienne compte d'une minorité.

En beaucoup d'endroits, on aboutira à diverses solutions plus souples, soit de façon permanente, soit en variant d'un dimanche à l'autre : on pourra envisager une alternance des deux langues dans les chants, les lectures, l'homélie. Dans les paroisses où se disent plusieurs messes, on envisagera, suivant les besoins, de célébrer l'une des messes avec emploi exclusif de l'une ou de l'autre langue.

On ne craindra pas de s'engager. Il s'agit de trouver une solution à un problème pastoral. Essais et recherches peuvent être nécessaires, et une révision peut s'imposer à la lumière de l'expérience.

La Commission interdiocésaine des textes liturgiques en breton exprime le désir d'être renseignée sur les expériences qui auront été réalisées. »

Aux laïcs bretons de se faire maintenant entendre.

● PRENOMS BRETONS.

Une liste de prénoms bretons a été éditée par le C.A.R. : elle est utile aux parents et aux mairies. Franco : 0,50 l'exemplaire, 0,30 par 20, 0,20 par 50. — Comité d'Action Régionale, 9, rue de Kergariou, Quimper.

● S. A. D. E. D.

L'Assemblée Annuelle de S.A.D.E.D., qui dispense un enseignement secondaire en langue bretonne, s'est tenue à Callac le 18 février. 29 personnes y ont pris part. Des exposés très précis ont retracé la vie de l'Association. Pendant la première année de cours, les étudiants ont eu le choix entre quatre séries de leçons différentes : Littérature bretonne, Histoire de Bretagne, Géographie et Physique. Deux séries de leçons ont été ajoutées lors de la seconde année : une autre série de 10 leçons sur la Littérature bretonne, et une autre série de 10 leçons de Physique. Pour la troisième année — en cours — il y a deux nouvelles séries de leçons : Moyen-Breton, Chimie, ainsi que des leçons complémentaires à d'autres séries.

Pour l'année 1964, il y a eu 5.222 F de dépenses contre 5.590 F de recettes et les professeurs et secrétaires ont donné 6.000 heures de travail.

Un exposé de l'Abbé Dubourg sur la valeur de l'enseignement de l'Histoire de Bretagne et de GI Etienne sur l'avenir et le rôle de S.A.D.E.D. ont clos une journée d'études qui a souligné le succès grandissant de l'organisation.

Les inscriptions se font chez le secrétaire : P. Kalvez, Saint-Didier, par Châteaubourg (Ille-et-Vilaine).

● LIGUE CELTIQUE.

Le Comité Central de la Ligue Celtique s'est réuni le 7 mars à Cardiff. Le communiqué officiel publié à l'issue de la réunion déclare :

Une motion a été votée demandant au Président de Gaulle d'amnistier les patriotes bretons condamnés à mort ou à la prison pour avoir essayé d'obtenir leurs droits nationaux.

Un appel a été également fait au général Franco pour la libération des patriotes basques emprisonnés, et en faveur de la liberté culturelle pour les Bretons, Basques et Catalans.

Mr. Gwynfor Evans a été réélu président de la Ligue. Mr. Gwynfor Evans est président du Parti National Gallois. Les vice-présidents sont Yann Fouéré, secrétaire politique du M.O.B. (Mouvement National Breton) et le Dr. Robert MacIntyre, président du Parti National Ecosais. Alan Heussaff et le Dr. Noelle Davies ont été élus secrétaire général et trésorier, et Mr. Patrick O'Connair directeur de la revue *Celtic News*.

La Ligue a également décidé de préparer un mémorandum sur les droits de la Bretagne, du Pays de Galles et de l'Ecosse au self-government, mémorandum qui sera soumis avant la fin de l'année aux Nations-Unies.

M. Yann Fouéré a félicité le Parti National Gallois d'avoir obtenu des deux gouvernements, conservateur puis travailliste, la reconnaissance du Pays de Galles en tant que nation.

● " BRETON CENTRE ".

Le Breton Centre Ltd, créé par le C.E.L.I.B. pour le développement des relations avec la Grande-Bretagne, s'ouvrira fin avril à Londres. Son adresse sera : 196 Sloane Street, Knightsbridge London. C'est là l'une des réussites les plus heureuses du C.E.L.I.B., qui promet d'avoir une influence importante sur le développement économique de la Bretagne.

● VENTE D'AR VRO.

Nos amis étudiants à Rennes ont vendu AR VRO à la porte des restaurants universitaires. Un nombre important d'exemplaires a été vendu. Merci à ces jeunes et dévoués camarades, qui ont donné là un bel exemple.

Rappelons que nos amis peuvent se mettre en rapport avec Charles Le Goff, B. P. 48, Brest, pour la vente de AR VRO dans les fêtes, réunions, foyers, ou pour le dépôt chez les marchands de journaux. Merci à tous ceux qui peuvent nous aider.

● RUGBY : FRANCE - GALLES.

A Paris, grand match du Tournoi des Cinq Nations. Dans le coin des supporters gallois, on brandit des drapeaux bretons (clairement

visibles à la télévision). Les Bretons de Paris ont rejoint leurs cousins gallois dans le camp celtique. Fraternité celtique.

● **INFORMATION " TELEGRAMME "**

Le Journal *Le Télégramme* nous apprend (29 mars) que lors de son arraisonnement à Killibeag, en Irlande, le chalutier " Henri Calloc'h " a hissé « le pavillon breton à bandes noires et blanches frappé de l'hermine » pour obtenir la sympathie irlandaise et que, l'intervention de l'ambassade de France ayant été inefficace, on a fait appel à la médiation de « Bretons établis en Eire lors de la dernière guerre » pour régler à l'amiable les suites de l'arraisonnement.

● **LE PEUPLE PARLE !**

Le 10 avril, grand match à Rennes : 25.000 spectateurs pour la rencontre contre Nantes. En début de partie, les habituelles équipes de supporters pénètrent sur le terrain : « Allez Rennes », lit-on sur les banderoles. Les autorités — importantes — applaudissent d'un air distrait. Tout à coup, devant la tribune officielle, le « Allez Rennes » — peint sur papier — disparaît, et les 25.000 spectateurs, plus les millions de téléspectateurs qui suivaient la retransmission en direct, peuvent lire, en lettres énormes : « M.O.B. : Parlement Breton ». « Du Travail en Bretagne ». Des drapeaux bretons apparaissent alors parmi les spectateurs, en même temps que d'immenses applaudissements s'élèvent de la foule. « Ennui » des officiels. Intervention de la maréchaussée : la foule, à l'unisson, hurle : « Les Flics dehors ».

Beau reportage dans la presse. Félicitations aux camarades !

● **MENEZ KAMP.**

C'est un signe d'espoir et de réconfort que de jeunes Bretons et Bretonnes soient venus, avec enthousiasme, faire à Menez Kamp un travail dur, très dur même — pour la Bretagne — alors qu'ils auraient pu, comme tant d'autres, rester tranquillement à la maison et passer de calmes vacances. Une trentaine de jeunes sont au travail au moment où nous écrivons ces lignes : leur jeune courage redonne vie à la vieille maison — notre maison. Un compte rendu du camp de travail de Pâques à Menez Kamp paraîtra dans notre prochain numéro.

● **SCOUTS D'EUROPE.**

Un camp très réussi des Scouts et Guides d'Europe s'est tenu à Menez Kamp. Il a réuni une centaine de jeunes dans une ambiance de joie et de fidélité aux vieilles valeurs de l'Europe. Nos amis Per et Lizig Keraod et leurs C. P. et cheftaines ont dirigé ce camp avec le plus grand succès.

Ajoutons que Menez Kamp sera ouvert pendant toutes les vacances d'été et qu'on y attend d'importantes participations de Flandre, d'Irlande, du Pays Basque et d'Ecosse.

DRAPEAUX DES NATIONS

Irlande — Bretagne — Galles

Ecosse - Cornouaille - Ile de Man

Pays Basque — Flandre

Catalogne — Occitanie

*drapeaux en tissu
peints sur les deux faces, 18 × 12 cm
fabrication très soignée*

Le drapeau :

— Bretagne : 1,50 F

— autres pays : 2 F

La série des 6 drapeaux celtiques : 10 F

La série des 10 drapeaux : 15 F

EN VENTE EN EXCLUSIVITE A AE VRO
J. DESBORDES, Boîte Postale 48, Brest
C. C. P. 1493-79 Nantes

Pour aider la langue bretonne...

Pour aider les éditions bretonnes...

Quêlez pouz

KUZUL AR BREZHONEG

Envoyez vos oboles à son secrétaire

Lili MORVEZEN, 6, avenue de la Gare,

Concarneau — C. C. P. 1316-63 Nantes

"Editions La Boule" - Dépôt légal : 2^e Trimestre 1965
N° inscription C. P. P. 36.528 - Le Directeur Gérant : P. DENIS

SOMMAIRE

EDITORIAL	1
ALAIN LE BANNER : <i>Avant-propos pour une Histoire qui ne sera peut-être pas publiée</i>	5
KUZUL AR BREZHONEG	25
ON NOUS ECRIT	45
ROGER CASEMENT	50
BRYTHON : <i>Le Félon</i>	56
JAKEZ DUCAMP : <i>Hervé Delaporte</i>	57
SKOURR BREIZH	67
NOUS AVONS LU POUR VOUS :	
Pierre TREPOS : <i>Le Catholicon de Jehan Lagadeuc</i> .	69
CHRONIQUE DES NATIONS	71
TOUR D'HORIZON	85